

La guerre aérienne

1. La résolution britannique

"Nothing surpasses 1940" (Winston Churchill)

On peut faire commencer l'histoire de la guerre aérienne le 30 août 1914 à une heure de l'après-midi, lorsque un Taube allemand vint jeter cinq bombes de petit calibre sur Paris, tuant une femme et blessant un homme. "Le retentissement de cette violation de la Convention de la Haye fut considérable " explique René Chambe dans son Histoire de l'Aviation. Puis le scandale s'estompa. Le crime n'était pas non plus sans danger : "Au début, aucun risque.... Mais tout change.... La terre s'est équipée.... Artillerie de DCA, mitrailleuses des Morane-Saunier, des Nieuport et des Spad, des Fokker, des Albatross et des D. VII ont creusé de terribles vides. Si terribles qu'en 1916 le bombardement de jour est devenu de part et d'autre pratiquement impossible, il a fallu momentanément y renoncer."

Puis le nazisme était venu. Au début de l'année 1934, Hermann Goering, dont le grand-oncle, déjà, avait inventé quelques méthodes génocidaires dans le cadre du colonialisme africain, fut promu général et ministre de l'air. Il n'eut qu'à reprendre

là où ils en étaient les programmes de réarmement légués par la république de Weimar pour reconstituer une aviation de guerre. Il s'appuya pour cela sur les firmes Messerschmidt et Heinkel, elles-mêmes assises sur l'ensemble des moyens productifs et créatifs européens, et même américains. Premier résultat probant de l'industrie aéronautique moderne, le 26 avril 1937 la légion Condor détruisait presque entièrement la ville basque de Guernika. Cette action fut appréciée diversement, mais ne suffisait pas à discréditer entièrement le fascisme. Le bombardement des villes et le mitraillage des populations civiles en zone républicaine fut une constante de la guerre civile espagnole, notamment en février 1937 au moment de la prise de Malaga, puis à Durango en mars 1937, et à Madrid et Barcelone bien entendu, pendant toute la guerre. L'horreur de la guerre franquiste était saisissante pour l'époque, mais s'inscrivait en même temps dans le cadre de la lutte mondiale que la bourgeoisie menait contre le bolchévisme, qui inspirait une horreur encore plus grande.

La guerre en Espagne était la question du moment, où en dépit du déni et des mensonges qui prévalent aujourd'hui, la préférence du premier des pays dits 'démocratiques' n'allait pas à une république dominée par des anarchistes et des communistes : et il s'en fallait de beaucoup. Or, qui veut la fin veut les moyens. En août 1936, Lloyd George avait bien marqué l'ordre des préférences de l'aristocratie anglaise : "However abominable Hitler's methods, however deceitful his diplomacy, however intolerant he might show himself of the rights of other European peoples, he still claimed to stand ultimately for something which was a common European interest, and which therefore could conceivably provide some day a basis for understanding with other nations equally determined not to sacrifice their traditional institutions and habits on the blood-stained altars of the World revolution." Encore Lloyd George était-il, selon les échelles de valeur britanniques, considéré comme un progressiste. On imagine donc à quel point, pour le coeur de l'Establishment, si les méthodes hitlériennes étaient déplaisantes, cela ne suffisait pas à emporter la décision en matière d'alliances et de compromis. Le bolchévisme demeurait la menace principale pour la civilisation. On imagine bien que tolérées en général, les méthodes fascistes de la guerre ne

risquaient pas d'être récusées s'il s'agissait de défendre la mère patrie. Tout était d'emblée permis s'il s'agissait de la sauvegarde du mode de vie britannique.

Hitler et Mussolini se souciaient-ils de ce feu vert donné à leurs méthodes ? Peut-être pas. Mais c'est universellement que l'avertissement fut reçu quant à ce que serait la guerre suivante. Et comme tout le monde sentait la guerre venir, c'est à peu près partout que l'on se mit à préparer des bombardiers, des abris anti-aériens et des masques à gaz. Une seule exception, notable : l'Union soviétique elle-même, l'ennemi réputé de toute civilisation, dont le Commissaire du peuple à la défense, Kliment Efremovitch Vorochilov devait déclarer lors des discussions franco-anglo-soviétiques en vue d'un accord de défense tripartite, le 17 août 1939 que : « L'aviation soviétique ne se pose pas pour tâche le bombardement de la population civile ». Une déclaration que les faits validèrent ensuite. Concernant les supposées 'armées de la démocratie', en revanche, il n'y avait pas, et il n'y aurait jamais d'objection de principe contre l'usage d'un moyen de la guerre quel qu'il soit.

Faisons un saut de quelques mois en avant, par dessus quelques campagnes de bombardement réussies, dont en particulier les destructions de Varsovie en août 1939 et de Rotterdam en mai 1940 par la Luftwaffe d'Hermann Goering, pour en venir aux jours de la campagne de France. Paris est tombé le 14 juin 1940. Le 16, les Allemands sont à Orléans, Dijon, Besançon. Le gouvernement est à Bordeaux. Dans trois jours, tout sera terminé, et tout commencera. L'affaire du moment, pour les politiciens bourgeois conduits par Paul Reynaud, c'est la position par rapport à l'Angleterre. A ce point du conflit, quinze jours après la fin de l'opération de réembarquement de Dunkerque, il ne reste que 150.000 combattants Britanniques en France et ils sont en train d'être rapatriés par Brest, Cherbourg et Saint-Nazaire, ainsi que 20.000 Polonais. Plus que jamais, l'essentiel de la participation britannique dans cette campagne consiste dans l'engagement de l'aviation de chasse, et le haut commandement français insiste pesamment pour que les Britanniques engagent la totalité de leurs réserves dans la bataille. Cependant, Churchill gardait en tête qu'il faudrait peut-être un jour que l'Angleterre se batte seule, et qu'il lui fallait pour cela conserver une aviation de chasse capable de tenir

la Luftwaffe en respect. Finalement, les Britanniques avaient engagé dix escadrilles de chasse dans la bataille de France, et ils en avaient conservé vingt-cinq pour la défense de leur île. Seul de Gaulle, du côté français, aurait explicitement approuvé le refus Churchillien de risquer davantage : parce que lui non plus n'entendait pas que la guerre se terminât sur une bataille perdue en France.

A chacun son obsession : et si les hauts militaires français veulent la chasse anglaise pour leur propre usage, Churchill aimerait bien s'assurer des services de la flotte de guerre française. La flotte contre la chasse. Cela avait été la grande querelle entre Churchill et Weygand à la fin de la campagne de France. C'est dans cette conjoncture qu'à Chequers, résidence de campagne du Premier ministre britannique, Winston Churchill depuis que le 10 mai Chamberlain a été contraint de se retirer, on examine un projet d'Union perpétuelle entre la France et l'Angleterre présenté comme alternative à une paix séparée dont la menace plane avec les intrigues conduites par les partisans du maréchal Pétain. L'idée de cette Union perpétuelle serait venue de Jean Monnet, René Pleven ayant été le négociateur principal. Churchill est d'emblée sceptique. Il se concerta avec Chamberlain, et revient avec une proposition simplifiée, moins grandiose mais utile et même capitale à ses yeux. Un marché qui lui tient à cœur, toujours le même : "-ask for an armistice and let us have the fleet". Car au delà et bien au dessus des arrangements institutionnels, la guerre, et dans la guerre le rôle possible de la flotte française dans un avenir rapproché est véritablement la question du moment. Ce moment annonce ce qui sera la vérité de la guerre moderne et de ses moyens : la plus grande horreur et les plus grandes obsessions, le spectacle, viendront de l'air, alors que les principales déterminations s'opéreront sur la terre à l'Est et sur la mer à l'Ouest : là où se jouera la question des ressources.

Dans l'après-midi du dimanche 16 juin 1940, deux jours après l'occupation de Paris et alors que les Allemands arrivaient sur la Loire, de Gaulle était retourné à Bordeaux, et il avait appris la démission de Paul Reynaud, qui mettait fin à toutes les tractations en cours avec le cabinet britannique. Avec Pétain au pouvoir, la

proposition anglaise d'autoriser la France à demander l'armistice en échange de sa flotte n'avait même pas été soumise au Conseil des ministres. La proposition d'union perpétuelle avait également été rejetée sans examen. Weygand avait convaincu le Conseil que tout était fini. Il avait juré qu'en dépit des rodomontades de Churchill, l'Angleterre ne tiendrait pas trois semaines face à l'Allemagne. « Comment pourraient-ils réussir là où nous avons échoué ? » disait-on à l'état-major, avec une arrogance qui seyait mal à des vaincus qui avaient, de plus, accepté la défaite. Et Reynaud, qui dès le 15 mai avait téléphoné à Churchill pour lui dire que la France était battue, et envoyé le cardinal Suard à Madrid pour amorcer des conversations de paix avec Hitler, n'avait pas été difficile à convaincre.

En France, pendant un mois, après le quinze mai, il n'y avait plus eu, au sommet de l'État – mais de Gaulle écrivait sans ambages qu'il n'y avait plus d'État - que de l'agitation, des lamentations et des gesticulations. Sur le terrain, on ne se battait, au prix de grands sacrifices, parce que l'état-major ne voulait pas avoir l'air de se rendre trop vite, mais le désir d'en finir avec les combats avait tout emporté à la fin. C'était le général en chef lui-même, Maxime Weygand, qui s'était fait le plus tonitruant avocat d'une demande d'armistice – 'une simple suspension d'armes', dirait-il pour sa défense après la guerre - si bien que dans la soirée du quinze, Reynaud avait présenté sa démission, laissant la place à Pétain qui avait formé, avec essentiellement le même personnel politique maintenu dans ses fonctions et ses prérogatives, ce que les Anglais n'hésitèrent pourtant pas à nommer aussitôt 'un cabinet de Quislings'. Weygand, Huntziger, Darlan : tous les militaires défaitistes de l'entourage de Reynaud et Daladier étaient promus à de plus hautes responsabilités.

Le jour même de sa prise de pouvoir, mettant la charrue avant les boeufs puisque l'armistice n'avait pas encore été conclu (il ne sera demandé que le lendemain et accordé le 22 pour le 24), Pétain avait ordonné aux armées de cesser le combat. Et déjà, on lui désobéissait, puisque certaines troupes devaient mettre encore deux semaines avant d'accepter de se rendre. Le ton était donné : la résistance patriotique en France ne viendrait pas des autorités instituées, mais de leur

contestation, et serait d'autant plus réelle et énergique que cette contestation serait plus radicale.

Le soir du 17 juin 1940, à la radio, Churchill prononce les paroles suivantes : "The news from France is very bad, and I grieve for the gallant French people who have fallen into this terrible misfortune. Nothing will alter our feelings towards them or our faith that the genius of France will rise again. What has happened in France makes no difference to our actions and purpose. We have become the sole champion now in arms to defend the world cause. We shall do our best to be worthy of this high honour. We shall defend our Island home, and with the British empire we shall fight on until the curse of Hitler is lifted from the brows of mankind. We are sure that in the end all will come right."

Ce qui se dessine, c'est que, contrairement aux attentes de ceux qui s'en désolent autant que de ceux qui s'en consolent, l'Angleterre se prépare à résister seule. Et dans une telle perspective, l'obsession de la flotte française, devenue une menace mortelle dès lors qu'elle risque de tomber au pouvoir de l'ennemi, demeure plus que jamais au premier plan des préoccupations churchilliennes. Au point où en étaient les choses dès les alentours du 10 juin 1940, la raison voulait en effet que la flotte française soit mise hors de portée des Allemands. Le 2 juillet, les ordres définitifs sont donc donnés pour l'opération Catapult consistant à saisir tous les navires français se trouvant dans des ports anglais, et à lancer un ordre de reddition à ceux qui se trouvaient dans d'autres rades. L'histoire retient surtout ce qui arriva avec la flotte de Mers-el-Kébir (Oran) qui représentait l'essentiel des grosses unités françaises de Méditerranée : une destruction presque totale par la flotte anglaise de l'amiral Cunningham dans les jours qui suivirent.

Ce résultat extrême, et extrêmement choquant en particulier pour les tenants de l'alliance franco-anglaise et de la lutte à outrance contre le nazisme, n'avait pas été à proprement parler désiré et attendu par ceux qui l'avaient produit. Il était une éventualité que Churchill ne pouvait pas exclure en application des consignes qu'il avait données, mais ce n'était certainement pas celle qu'il avait privilégiée. François Delpla montre comment ce triste résultat avait découlé d'une série de perceptions et de décisions des commandements des deux flottes qui auraient pu,

si elles avaient été différentes, aboutir à une issue moins sinistre. Il y avait le fait, en particulier, que les Français n'avaient jamais pu se faire à l'idée que les Anglais allaient leur tirer dessus. Sans doute était-il un peu étonnant aussi pour les Anglais que des militaires français préférassent mourir des mains de leurs alliés plutôt que de vivre pour défendre leur pays ! Mais les rapports franco-anglais ont-ils jamais été autre chose qu'un long malentendu ? Un malentendu qui a probablement un peu à voir avec l'inaptitude aux langues étrangères que ces deux peuples ont en commun.

Quoi qu'il en soit, il y avait déjà au moins un résultat stratégique d'importance : après avoir détruit l'essentiel de la flotte de surface allemande à l'occasion de la campagne scandinave, l'Angleterre, avant même que la guerre ait vraiment commencé, venait de faire de même avec celle de son ancien allié. Restait à éliminer la menace de la flotte italienne : et ce serait fait en partie dès le mois de novembre, puis achevé en mars 1941 au large du cap Matapan.

Tout de même, la préférence britannique aurait été de mettre la flotte française à son service, plutôt que de la détruire. L'effet n'avait pas été entièrement voulu. Pourtant Churchill, dans ses mémoires, assumait l'événement sans réserves. Dans ses mémoires, longtemps après l'événement, Churchill décrit Mers-el-Kébir comme un défi : "This was a hateful decision, the most unnatural and painful in which I have ever been concerned [...] On the other hand, the life of the state and the salvation of our cause were at stake. It was Greek Tragedy. But no act was ever more necessary for the life of Britain and for all that depended upon it. I thought of Danton in 1793 : 'The coalesced Kings threaten us, and we hurl at their feet as a gage of battle the head of a King.' The whole event was in this order of ideas."

Rien donc n'aurait pu avoir lieu de plus utile, à en croire le grand Britannique, qu'une issue aussi sanglante que possible. Ailleurs, il commente dans le même sens : "It was made plain that the British War Cabinet feared nothing and would stop at nothing. This was true." Si bien que, suivant le bobard churchillien, certains historiens concluent que ce geste, par son caractère impitoyable, avait été nécessaire pour signifier au monde, et en particulier aux Allemands et aux

Américains, la résolution guerrière du pays. En réalité, le geste avait été, comme le plus souvent en histoire, le produit d'un enchaînement de circonstances que personne n'avait ni entièrement prévues ni entièrement organisées : mais il n'en reste pas moins que la résolution dont parle Churchill existait, au moins à titre de germe : et elle résidait dans la tête de Churchill lui-même.

On peut ajouter, et cela Churchill bien sûr ne le dit pas, que s'il y avait eu une intention politique, elle aurait forcément été aussi de politique intérieure. C'est en réalité surtout dans ce registre que l'événement fut exploité et qu'il se montra efficace. Il ne s'agissait pas seulement d'impressionner l'étranger. Churchill savait Hitler capable, selon sa méthode habituelle, dosant le chantage et la promesse, d'offres de paix susceptibles de retourner l'opinion britannique en faveur des nombreux et influents munichois qui faisaient son siège dans l'Establishment, à la cour, dans la presse et les milieux industriels (mais c'est toujours et partout à peu près la même chose puisque la presse est aussi une industrie) et au Parlement. Et c'est aussi pour cela que peut-être Churchill considérait des actes définitifs comme nécessaires.

Le calcul réussit, puisque le 4, la Chambre des Communes approuva les opérations d'Oran et Alexandrie, non pas en dépit mais à cause de leur caractère brutal. C'est après Mers-el-Kébir que Churchill commença à être à peu près populaire en Angleterre, et la guerre acceptée. Et même, les parlementaires britanniques firent preuve à cette occasion d'un enthousiasme indécent : car le peuple anglais dans son ensemble commençait à être possédé de la qualité de haine qui se traduit en courage au combat et en acceptation sans limites des pertes et des souffrances.

2. Considérations géo-stratégiques

C'est dans son discours du 17 juin aux Communes, où il avait annoncé à la fois la défaite probable de la France et sa propre résolution de maintenir le Royaume-Uni dans la lutte, que Churchill avait pour la première fois parlé d'une bataille d'Angleterre à venir : "What General Weygand called the battle of France is over. I

expect that the battle of England is about to begin. Upon this battle depends the survival of Christian civilisation. Upon it depends our own British life, and the long continuity of our institutions and our Empire. [...] Let us therefore brace ourselves to our duties, and so bear ourselves that, if the British Empire and its Commonwealth last for a thousand years, men will still say : 'This was their finest hour'".

La 'Bataille d'Angleterre' recevait son baptême pour l'histoire avant même d'avoir lieu. Ce à quoi l'on pensait, c'est à une guerre terrestre faisant suite à un débarquement allemand. En réalité, Hitler n'était pas pressé de traverser la Manche. Car déjà il songeait à sa guerre à l'est, qui était son projet principal, seulement retardé et rendu plus délicat à mettre en route par la diplomatie dilatoire et faussement conciliante de Staline et par l'intransigeance à ses yeux absurde de Churchill.

Hitler sait, et Churchill explique aussi de son côté, que ce n'est que lorsqu'il se sera assuré des ressources russes et ukrainiennes, et lorsqu'il se sera ménagé un glacis défensif à l'Est, qu'il pourra éventuellement se retourner contre l'Angleterre pour l'achever. Churchill dit dans ses mémoires la conscience aiguë qu'il a de cette situation, qui échappe à nombre de politiciens moins visionnaires. Churchill ressent plus de haine envers Hitler que de méfiance envers Staline parce qu'il sait que l'affrontement entre l'Allemagne et l'Union soviétique aura lieu et qu'il n'aura pas d'autre but qu'une victoire totale et l'instauration d'un ordre mondial nazi qui ne laissera rien subsister de la domination mondiale de la Grande-Bretagne. L'analyse en termes de guerre impérialiste, qui fit tant de scandale lorsque les communistes l'employèrent, prit la force de l'évidence lorsque les Allemands se jetèrent sur l'Ukraine, tout comme les Japonais sur l'Indonésie.

Mais entre Hitler et Churchill, la seconde guerre mondiale est aussi une affaire personnelle. Pour Hitler, la présence de Churchill à la tête du Cabinet britannique est le détail qui change tout, le grain de sable dans l'engrenage. Avec tout autre, il aurait pu manoeuvrer et s'entendre : mais il y a ce fait que Churchill hait Hitler et le nazisme, et ce sentiment personnel, rare dans l'aristocratie britannique, va jouer un rôle démesuré dans l'histoire. C'est parce que, sous l'impulsion de Churchill,

pendant toute une année l'Angleterre restera dans la guerre alors qu'elle est seule et qu'une paix est possible, que Hitler ne pourra pas poursuivre la série de ses agressions à loisir et qu'il finira par se mettre dans des difficultés insurmontables.

Hitler ne peut pas continuer ses guerres sans les ressources soviétiques. La guerre une fois allumée contre une puissance aussi forte que la Grande-Bretagne, l'agression de l'Union soviétique, de toutes façons programmée, était devenue une nécessité pressante. Elle ne découlait plus seulement de l'hubris allemande, assez indifférente, il est vrai, à l'inconvénient d'accumuler les ennemis. Il faut du pétrole pour faire la guerre, et il faut faire la guerre pour avoir du pétrole : impossible de distinguer ce qui est de l'ordre de l'objectif et ce qui est de l'ordre du moyen. Hitler est saisi par la nécessité dès lors que l'Angleterre, après la défaite de la France, décide de résister. C'est ce qui rend de Gaulle si optimiste quant à l'issue lointaine de la guerre.

Tout comme de Gaulle, Churchill sait que l'attaque de l'Union soviétique aura lieu, et qu'elle n'aura pas d'autre logique que de préparer les conditions d'une victoire totale sur l'Angleterre, pour achever une domination sans partage sur l'Europe et une bonne partie du monde. Il sait qu'un jour l'Union soviétique sera un allié. Pour lui, le plus tôt serait le mieux. D'où son attitude de main tendue à Staline, qui choque et étonne à Whitehall.

Hitler sait que Churchill, prenant le contre-pied de la politique de Chamberlain, envoie sans se lasser des messages à Staline, visant à le convaincre de rompre son pacte de non-agression avec l'Allemagne. Par ses espions à Moscou, Hitler reçoit copie des notes diplomatiques que Sir Stafford Cripps, nommé le 4 juin ambassadeur britannique à Moscou, transmet aux Soviétiques, avertissant sans relâche Staline des mauvaises intentions allemandes.

Mais Staline n'est pas prédisposé à comprendre le genre de sincérité antinazie qui anime Churchill. Il s'entendra mieux avec le cynique Roosevelt. En réalité, l'alliance anglo-soviétique, stratégiquement logique, ne fonctionnera jamais très bien. Lorsque, après le 22 juin 1941, Staline appellera au secours, c'est Churchill à son tour qui, peu désireux de revoir ses plans, ne sera plus vraiment intéressé et

qui fera la sourde oreille. Anglais et Soviétiques ne feront jamais vraiment la guerre ensemble. N'auront jamais de plans communs, ni même co-ordonnés. Ils feront, à partir d'un certain moment, la guerre en même temps au même ennemi, mais à quelques approvisionnements près, c'est tout.

Dans ces premiers temps, où c'est l'Angleterre qui est la plus demandeuse, Staline, qui a plus ou moins réglé son problème avec l'Allemagne avec le pacte Molotov-Ribbentrop, ne veut rien entendre. Il n'a pas que de mauvaises raisons pour cela. Il a longtemps prêté aux franco-anglais le projet de déclencher une guerre générale dont ils se tiendraient écartés. Il sait à quel point l'Establishment britannique aimerait le voir s'écharper avec Hitler et n'a aucune raison de supposer Churchill très différent du reste de sa caste. Churchill a un passé d'antibolchévique résolu. Si les occidentaux ont raté leur second Munich à propos de la Pologne, et s'ils l'ont payé cher, ce n'est pas faute d'avoir essayé de tourner Hitler contre l'Union soviétique. Avec son pacte, Staline a fait en sorte de ne pas tirer les marrons du feu : et même envers une Angleterre en guerre contre Hitler, il conserve la plus grande méfiance. Une réconciliation est si vite arrivée ! Staline ne se fait pas d'illusions, comme certains historiens le prétendent, sur les projets hitlériens, mais il entend repousser l'échéance.

Staline en réalité n'est pas très différent, en politique extérieure, de Reynaud, Daladier et Gamelin, qui se refusaient à faire la guerre même après qu'elle avait été déclarée. Staline en 1940 fait de l'apaisement. Et donc il rejette obstinément des informations qu'il considère comme des provocations visant à faire de l'URSS le soldat de la City. Staline partage le complexe d'infériorité de ses compatriotes vis à vis des Allemands, et il a bien trop peur de la Wehrmacht pour aller la provoquer tant qu'elle se contente de grogner sans mordre. Il est bien le premier à ne pas croire aux propagandes occidentales – un thème increvable en vérité, et toujours aussi factice - sur les énormes capacités offensives de l'Armée rouge.

Staline ne connaît pas Churchill, mais il connaît les Anglais. Jusqu'au dernier moment, jusqu'en juin 41, il s'attendra à une alliance anglo-allemande contre l'Union soviétique. C'est ce qui le rend si inquiet, si prudent, si soucieux d'éviter toute provocation, si attentif à respecter rigoureusement les termes du pacte qu'il a

conclu avec Hitler. Et c'est pourquoi Churchill peut bien lui faire des offres et le mettre en garde contre Hitler : il fait celui qui n'entend pas.

Pourtant, Hitler sait que si Staline se laissait convaincre et que la guerre commençait à l'est à l'initiative des Soviétiques, un peu comme en août 1914, mais cette fois bien avant le dégel, l'Allemagne pourrait se trouver en difficulté : de tout temps l'infériorité des armes russe fut moins sensible dans les campagnes d'hiver. La situation d'alliance potentielle entre l'Angleterre et l'Union soviétique – parce qu'elle serait logique - force le coup suivant : Hitler doit attaquer le premier, dès que possible, et même, si cela ne peut être évité, sans avoir préalablement conclu à l'Ouest. Le plus tôt possible, en raison des conditions climatiques propres à la Russie, cela veut dire au printemps quarante-et-un : d'ici là, la guerre continue avec la Grande-Bretagne, mais essentiellement avec l'objectif de la forcer à venir à composition. Et surtout, de se débarrasser de Winston Churchill.

3. La bataille d'après

C'est aux environs du 10 juillet qu'il faut faire remonter le vrai début de la guerre aérienne entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne, lorsque, ayant occupé les Pays-bas, la Belgique et le nord de la France, Hitler a positionné la Luftwaffe sur les aérodromes proches de la côte et lancé ses premières attaques à travers la Manche. Ces attaques donnaient l'impression de devoir déboucher sur un débarquement dans le sud de l'Angleterre et sur des opérations terrestres. C'est à cela que tout le monde pensait lorsque Churchill annonça l'imminence d'une 'bataille d'Angleterre'.

Ce n'est pas le sens que l'on donne aujourd'hui à cet épisode de la guerre, puisque le débarquement n'eut jamais lieu. La Bataille d'Angleterre, entendue comme bataille terrestre, ne devait jamais avoir lieu, et au lieu de cela, l'expression churchillienne fut consacrée comme désignant les quelques douze semaines de combats aériens dont l'enjeu fut la survie de la chasse britannique, entre la défaite de la France et le début du Blitz au mois de septembre.

L'ensemble d'opérations que l'on appelle la 'bataille d'Angleterre' se conclura par un premier échec de l'Allemagne puisque la Luftwaffe ne parviendra pas à détruire la capacité opérationnelle de la Royal Air Force, puisque Hitler devra renoncer à croire et faire croire à une possibilité pour lui de débarquer en Angleterre, puisque au lieu de cela, la guerre entrera dans une phase nouvelle où ce sera l'aviation de bombardement britannique qui prendra l'offensive et entamera une campagne de destruction systématique des villes et du potentiel industriel allemands. Une campagne qui ne cessera de s'amplifier jusqu'à la victoire finale des alliés en mai 1945.

De l'éventualité d'un débarquement ennemi, aussi irréaliste qu'on la sache aujourd'hui, les Anglais eurent une crainte non simulée, qui dura jusqu'à l'automne : et l'on sait qu'ils entamèrent des préparatifs poussés pour l'ensemble des éventualités, y compris en matière de résistance intérieure clandestine après la mise sur pied par l'ennemi d'un gouvernement de collaboration, comme cela devait se passer en France et ailleurs dans l'Europe continentale.

Dès le 13 juillet 1940, ainsi qu'il le relate lui-même dans ses mémoires, Churchill a fini de fixer sa stratégie générale. Il faut d'abord et avant tout se garder avec vigilance de tout débarquement ennemi - il est prévu d'utiliser les gaz en cas de tentative. D'innombrables rumeurs font alors état de tentatives de débarquement, d'échecs, ou même de premières réalisations. Les experts ayant conclu que le moment le plus favorable aux assaillants se situerait entre le 8 et le 10 septembre, Churchill résumera l'ambiance du moment avec sa crânerie habituelle : « We are waiting here for the nazi invasion. So do the fishes ». Il prévoit que la menace d'une invasion une fois écartée, il s'agira de s'assurer de la maîtrise des mers pour instituer une menace permanente contre l'ennemi ; enfin il s'agira de dévaster le territoire allemand par des bombardements aériens. Il n'est pas question d'opérations terrestres s'attaquant frontalement au continent européen. Ironie de l'histoire, c'est le même jour exactement qu'à Berchtesgaden Hitler se concerte avec Von Brauchitsch et Halder à propos de l'invasion projetée de l'Angleterre. Ceux qui ne seront jamais en situation de traverser la Manche en parlent comme si

c'était pour la semaine suivante, et ceux qui le feront un jour n'y pensent même pas.

Du côté allemand, la perspective d'un débarquement en Angleterre ne fut pourtant pas très résolument considérée. L'armée de terre était peu demandeuse de cette aventure, et ne croyant pas à sa faisabilité, s'abritait, pour rejeter l'exécution dans un futur éloigné de ce projet fumeux, derrière un préalable qu'Hitler ne se sentait pas le coeur de rejeter : que l'aviation de Goering se soit rendue maîtresse du ciel britannique.

On dit parfois que le Reichmarschall avait lui-même exigé que soit menée une offensive aérienne contre l'Angleterre, et il semble au moins assuré qu'Hitler lui avait abandonné la conception du plan d'attaque : ce qui n'est pas impossible si l'on admet que les opérations à l'ouest n'avaient pas pour lui vocation à être poussées à outrance. Si bien que cette campagne allait prendre dans les premiers temps, l'allure d'un duel de volontés entre Churchill et Goering plutôt qu'Hitler lui-même.

L'histoire retint que les plans du hiérarque nazi furent marqué par des revirements de stratégie parfois interprétés comme improvisés, et malencontreux. On voit dans ce manque de suite dans les idées la cause de l'échec constaté à l'automne. On dit que la victoire totale sur la Royal Air Force (RAF) aurait été à la portée de l'Allemagne. Les auteurs s'appesantissent sur les travers personnels des dirigeants de l'Axe. On aime à se dire que le vice a été puni en eux. Que la morale au moins, puisqu'on se retient d'invoquer le bon dieu, n'est pas pour rien dans la victoire.

Factuellement, il est exact que les opérations que l'on rassemble aujourd'hui sous le nom de 'Bataille d'Angleterre' se déroulèrent en plusieurs étapes distinctes, relevant de stratégies différentes, jusqu'à déboucher sur des campagnes de bombardement réciproque dans lesquelles l'objectif de conquérir la maîtrise de l'air était passé à l'arrière-plan. A la fin, aucune volonté n'avait prévalu.

Pour en résumer par anticipation le déroulement d'ensemble, la lutte aller se porter dans les premières semaines sur les convois maritimes, sur le Kent et sur les côtes. Puis à la mi-août, des raids de bombardement de jour seraient entrepris en

profondeur sur les ports et les villes industrielles. Enfin, à partir de septembre, commencerait le premier Blitz sur Londres. Mais dès ce moment, les Britanniques auraient ressaisi, dans une certaine mesure, l'initiative, et orienté à leur façon le cours de la guerre.

Les attaques allemandes sur les côtes britanniques commencèrent à se faire régulières à partir du mois de juillet. Dans une première phase, l'aviation allemande (Luftwaffe) chercha à détruire la chasse anglaise en l'attirant dans des combats entre chasseurs : pour cela, elle s'en prit, au moyen de ses bombardiers, aux convois maritimes et aux ports britanniques. La chasse allemande, tout en menant un combat défensif consistant à protéger les bombardiers, avait pour mission de s'en prendre à la chasse anglaise et de l'annihiler. L'idée de Goering était que la chasse allemande, qu'il estimait plus nombreuse et techniquement supérieure, userait l'anglaise. Après quoi seulement la véritable offensive pourrait avoir lieu : franchir la Manche sous la protection d'une aviation qui aurait conquis la maîtrise du ciel, et qui interdirait la Manche à la marine britannique.

Quelles sont initialement les forces en présence ? La RAF et la Luftwaffe disposent en juillet 1940 à peu près du même nombre d'appareils de chasse. Cela résultait du calcul que Churchill et Dowding avaient fait pendant la bataille de France. La capacité de la RAF était d'environ 700 chasseurs, en face desquels Goering alignait 2.600 appareils, dont 760 chasseurs Messerschmidts 109 et 210, à quoi s'ajoutaient près de deux-mille bombardiers. Dans ces affrontements, l'infériorité numérique britannique était aggravée par un effet qualitatif : techniquement, les Messerschmidt surclassaient les Hurricanes, qui étaient les chasseurs standards de la Royal Air Force, et faisaient au moins jeu égal avec les Spitfires, plus récents, plus maniables et mieux armés, mais peu nombreux.

Le 10 juillet 1940, les combats impliquèrent un peu plus d'une centaine d'appareils de chaque côté, avec des pertes négligeables de part et d'autre. Diverses escarmouches du même ordre se reproduisirent ensuite jour après jour. Dans cette première phase, le schéma des affrontements est à peu près toujours le même : des bombardiers sont envoyés contre des cibles essentiellement maritimes avec une forte escorte de chasseurs. Les appareils de la RAF envoyés pour les

repousser sont accrochés par les groupes de Messerschmidts 109, et des duels tournoyants s'ensuivent. Hugh Dowding, responsable de la chasse anglaise, répondit à la stratégie de Goering en ménageant ses forces. Il n'envoyait ses appareils à l'interception qu'au compte-goutte, avec pour consigne de se concentrer sur les bombardiers en profitant des lacunes dans leur couverture et d'éviter le combat entre chasseurs.

Un détail attire l'attention : pendant les premières semaines où la tactique allemande consista à attaquer les convois maritimes britanniques pour attirer la chasse anglaise comme dans un piège, les Anglais ne changèrent rien à leurs routes commerciales. L'amirauté persista à faire remonter le Channel jusqu'à Douvres et au-delà par des navires marchands qui auraient pu décharger leurs cargaisons dans des ports moins exposés. Les pilotes en firent l'observation, et s'en plaignirent sur le moment : mais, loin qu'il se soit agi d'un manque de réactivité ou d'organisation, il n'est pas impossible que cette forme de confrontation ait été délibérément choisie par le gouvernement britannique parce qu'elle lui convenait. Tout se passe comme si Churchill avait retourné le piège tendu par Goering en utilisant les bateaux comme appâts pour infliger aux bombardiers allemands des pertes insoutenables. Comme si finalement ce terrain de bataille lui semblait le plus convenable.

4. La bataille du littoral

A Berlin, l'absence d'une décision rapide sur le terrain vint se cumuler avec un certain flottement dans les grandes options stratégiques et même géopolitiques. D'une part la supériorité aérienne allemande n'était plus incontestée, et d'autre part les préparatifs de débarquement, qui n'étaient jamais allés bien loin, semblaient bien hypothétiques. Lorsqu'il parlait, immédiatement après avoir défait la France, d'envahir l'Angleterre, Hitler, comme d'habitude, bluffait. Il est vrai qu'il ne pouvait pas rester l'arme au pied après avoir mobilisé tant d'hommes. Mais il continuait, dans un premier temps, à préférer une trêve avec les Anglais. Pour lui, le but était de convaincre le gouvernement britannique de conclure la

paix plutôt que de préparer un débarquement et une bataille terrestre dont les moyens étaient loin d'être réunis, même si les forces terrestres britanniques avaient été réduites à très peu de chose après la catastrophe en France. Ceci fit bientôt de la prétendue Bataille d'Angleterre, certains historiens n'hésitent pas à le dire, un affrontement bâtarde, condamné à ne pas être décisif, entre guerre d'usure et entreprise d'intimidation. Des opérations inscrites dans une logique politique et psychologique plutôt qu'opérationnelle de la part de l'Allemagne. C'est à dire, déjà, une logique terroriste, quoiqu'on n'en fût pas entre aryens blonds encore arrivés à l'usage de la terreur qui s'était déjà banalisé sur d'autres champs de bataille.

A ce point, ce qu'Hitler voudrait faire, c'est affaiblir à la fois les moyens et la volonté de résistance britanniques. Le terrorisme, c'est quand on fait de la politique avec l'instrument militaire. Il est vrai que l'on nomme habituellement terroristes les forces irrégulières qui s'en prennent avec des moyens artisanaux à la tranquillité des armées régulières. Mais dans le but de donner au terme un sens objectif et général, je réserve ici le terme à tout acte de destruction visant à exercer une pression morale sur un ennemi plutôt que de réduire directement ses capacités militaires. C'est pourquoi je reconnais le cas majeur de terrorisme pendant la seconde guerre mondiale l'usage qui fut fait par presque tous les belligérants des bombardements anti-cités, jusqu'au chef-d'oeuvre définitif d'Hiroshima et de Nagasaki.

Du terrorisme, Hitler était un praticien affûté, mais c'est dans l'autre camp que l'on en trouve le plus facilement exprimée la théorie dans les textes. Ainsi, le chef du Bomber command, Arthur Harris en démontra un jour la logique par l'absurde dans une conversation du 15 juin 1943 avec l'ambassadeur soviétique Ivan Maïski : « Je vous assure catégoriquement que si j'avais la capacité d'envoyer mille bombardiers lourds en Allemagne chaque nuit que nous volons, elle se rendrait en trois mois maximum. Et toute l'armée d'occupation pourrait se composer de trois policiers seulement, un Américain, un Anglais et un Soviétique, qui prendraient Berlin sans rencontrer aucune résistance, mais avec l'enthousiasme de la population locale.» On remarquera au passage que si Hitler

avait inauguré la pratique, les Britanniques l'avaient les premiers théorisée : et ils n'entendaient pas être en reste pour la mise en œuvre.

La formulation de la directive n° 16 du 16 juillet 1940, dans son exposé des motifs, portait d'emblée la marque de la demi-résolution de Hitler : « Puisque l'Angleterre, en dépit de sa situation désespérée, ne manifeste toujours pas sa volonté de parvenir à un règlement, j'ai résolu de préparer, et si nécessaire de mener à bien un débarquement sur son territoire.» Mais aucun plan précis n'était encore arrêté. Ce qui révèle le niveau de l'irrésolution nazie à cette époque, c'est que le 19 juillet 1940, soit trois jours plus tard, Hitler, qui n'avait apparemment pas reçu le message que les événements de Mers-el-Kébir adressaient à l'univers, faisait une offre de paix à l'Angleterre.

Hitler avait pendant toute sa carrière agi en terroriste, mais il était pour la première fois tombé sur un adversaire compliqué à terroriser. La doctrine terroriste est une psychologie. Hitler est un psychologue. Avec l'Angleterre, il faudrait pouvoir être subtil : frapper, mais sans provoquer de réaction belliqueuse de grande ampleur. Donner seulement comme un avant-goût de ce qui pourrait arriver. Cela explique peut-être que d'une part l'assaut aérien n'ait pas été d'emblée maximal - on ne bombarde pas Londres - et aussi que la tactique fut tout du long flottante et changeante. Il y avait à considérer l'équation morale propre au peuple anglais, le fait que l'Angleterre est une île, et une île peuplée de patriotes intransigeants, où l'espionnage est particulièrement difficile. Aussi mal renseigné sur le moral de l'ennemi que sur l'état de ses forces, Hitler et Goering étaient condamnés à prendre leurs grandes décisions à l'aveuglette.

De fait, les tout débuts de la bataille peuvent apparaître comme peu intenses. Le 17 juillet, les Allemands perdirent un Heinkel 111 et les Anglais un Spitfire, mais le 18 quatre Spitfires furent perdus sans contrepartie de l'autre côté. Le 19 fut pire pour les Britanniques : la moitié d'un escadron de douze Defiant, des machines un peu ridicules pour des chasseurs puisqu'elles ne pouvaient tirer que vers l'arrière - ce nom avait-il été choisi parce que leur conception défiait le bon sens ? - étant annihilée sans réplique en l'espace de quelques minutes.

A ce point, Hitler suppose du désarroi chez l'adversaire, mais il semble hésiter lui-même. Il tire les conséquences de la situation militaire avec un 'ultime appel à la raison' : « Si ce combat continue, il se terminera par l'anéantissement de l'un d'entre nous. Monsieur Churchill pense que ce sera l'Allemagne. Je sais que ce sera la Grande-Bretagne. Je ne me présente pas en vaincu qui demande grâce. Je parle en vainqueur. Monsieur Churchill ferait bien, pour une fois, de prêter attention à ce que je dis quand je fais la prédiction qu'un grand empire va être détruit. Un empire qu'il n'était nullement dans mon intention de détruire, et même auquel il n'était nullement dans mon intention de porter atteinte »

La longue déclaration, à la fois menaçante et conciliante, de Hitler est traduite en anglais, imprimée et lue sous forme de tracts au-dessus de l'Angleterre. Churchill est ainsi mis sous pression politique. Hitler mise sur le fait incontestable qu'en dehors de Churchill et du groupe étroit de ses partisans, tout ce qui aimait le monde tel qu'il était, tout ce qui pensait positions acquises et privilèges anciens, le cercle de la raison, en quelque sorte, avait longtemps préconisé un compromis avec le nazisme. Mais c'était plus ou moins terminé.

Churchill ne répondit pas directement à Hitler, chargeant le Foreign Office de signifier le rejet de l'offre par un message lu à la BBC. Le 22 juillet, il lancera à la radio un message à ses compatriotes dirigé contre toute attitude de conciliation. Il affirme : « In every part of Britain there is only one spirit, a spirit of indomitable resolution. Nor has anyone any doubt that if Hitler were to succeed it would be the end, for many besides ourselves, of all those things which make life worth living ». Peut-être Churchill sollicitait-il un peu les faits lorsqu'il interprétait les sentiments des Britanniques dans ces tout débuts de la guerre : mais fondamentalement, il était dans le vrai : le peuple britannique avait un coeur de lion, et lui, Churchill, était là pour pousser le rugissement. Il fallait donc continuer la guerre.

Le 20 juillet avait été une journée assez active, dont les Stukas allemands avaient principalement fait les frais. En outre, les chasseurs anglais, engagés en plus grand nombre que de coutume, avaient eu le dessus sur les Messerschmidts, dans la proportion de cinq contre deux. Pendant toute la deuxième quinzaine du mois de

juillet, la RAF persista dans la même tactique. Mais le succès du 20 était de l'ordre de l'exception. Les rencontres que la chasse anglaise ne parvenait pas à éviter avec les Messerschmidts se terminaient généralement à son désavantage. C'était en partie parce qu'en raison de la tactique d'économie des effectifs, ils combattaient souvent dans des situations d'infériorité numérique, mais c'était aussi parce que les Allemands avaient un avantage qualitatif. D'une part, leur chasseur Messerschmidt 109 était supérieur, et d'autre part, ayant pris part à des opérations de guerre en Espagne, en Pologne et en France, les pilotes allemands jouissaient d'une expérience du combat aérien inconnue dans les rangs adverses. Ils étaient les mieux aguerris, et comme l'inexpérience se payait de la vie, c'est un avantage qu'ils n'allaient jamais perdre, sauf à l'extrême fin du conflit. Dans tous les camps, la guerre aérienne fut faite par de très jeunes gens. La plupart des pilotes débutants à qui l'on confiait des Spitfires, Yaks ou Messerschmidts, machines extrêmes et délicates à piloter même en dehors du combat, étaient à peine capables de les poser sans dommages. Les novices formés à la hâte après le déclenchement de la guerre se présentaient comme des agneaux à l'abattoir en face des plus anciens. Et les bons pilotes eux-mêmes, avec plusieurs dizaines de missions et même quelques victoires à leur actif pouvaient toujours tomber, la malchance aidant, sur un véritable virtuose qui les surclassait absolument. Or, pendant toute la guerre les grands as volants furent surtout nombreux du côté allemand. La Luftwaffe disposait au départ de ce noyau de pilotes expérimentés qui fait la véritable force létale d'une chasse. Le camp démocratique devait ceci encore à l'aveugle et lâche politique de temporisation de ses gouvernements face au fascisme tout au long des années 1936-1940. Pendant toute la guerre, on en trouve l'aveu entre autres chez Closterman ('Le Grand Cirque'), l'excellence dans l'aviation de chasse sera plus souvent du côté allemand, et les pertes les plus lourdes du côté allié.

Une pause relative de quelques jours marqua le flottement tactique et l'attente de la réaction aux offres de paix. Puis les attaques concentrées de bombardiers reprirent le 24 juillet. A nouveau, quelques bombardiers allemands furent abattus, et aussi quelques chasseurs britanniques. Même scénario le 25, quoique avec une intensité un peu supérieure. Ce jour-là, ce sont surtout les convois britanniques qui

font les frais de la bagarre qui, avec l'intervention de la Royal Navy d'un côté et des vedettes lance-torpilles allemandes de l'autre, tourne à la bataille navale. Le 26, c'est le mauvais temps qui limite l'intensité des opérations. Le 27, une attaque de la Luftwaffe sur Douvres, particulièrement réussie, oblige les Anglais à en retirer leurs navires pour le reste de la guerre. Le 28 en revanche, les pilotes anglais ont davantage de chance, arrivant à mettre le plus grand as allemand, Werner Mölders, hors de combat pour un certain temps. Le 29, une assez grosse bataille aérienne se développe au-dessus de Douvres et reste indécise, mais il faut croire que sur l'ensemble de la période les choses vont plutôt mal, puisque à partir du 30 juillet, l'Amirauté donne un répit à la chasse en interrompant provisoirement le trafic maritime dans la Manche. Pour le coup, les Allemands avaient atteint un vrai résultat.

A la fin du mois de juillet, la RAF avait perdu une trentaine de pilotes sur un effectif total d'environ 1.100. L'expérience était choquante pour les pilotes, qui n'avaient pas idée de ce qui était à venir : mais les états-majors jugent des pertes avec tout le recul que donne la certitude de la sécurité personnelle, et en l'occurrence, le commandement allemand considéra que l'attrition de la chasse anglaise n'était pas suffisante. Au vu du régime des pertes de part et d'autres, Goering ne pouvait pas tabler, par la tactique adoptée sur un effondrement rapide de l'aviation anglaise. Il ne pouvait pas offrir à Hitler la décision rapide à laquelle il était habitué. Aussi, les Allemands étaient désorientés par l'importance des coupes effectuées dans leur flotte de bombardement : un phénomène auquel ils n'avaient encore jamais été confrontés. Ils avaient perdu près de 500 aviateurs, et donc énormément plus que les Britanniques, même s'il s'agissait essentiellement d'équipages de bombardiers. En tous cas, le projet de chasser rapidement la RAF du ciel était hors de portée. En dépit de leur supériorité technique, les pilotes allemands n'avaient pourtant pas d'emblée fait la différence. Sa tactique fut parfois reprochée à Dowding, que d'ailleurs Churchill devait bientôt mettre à la retraite, mais le premier acquis de la bataille fut que la RAF, bien que dominée et sur la défensive, avait démontré sa capacité de résistance. Et chaque jour ou presque des bombardiers étaient abattus, parfois en grand nombre, ce qui permettait au communiqué britannique de faire état de victoires. Le même constat

fait à Londres que la chasse anglaise semblait tenir avait permis à Churchill d'imposer une ligne intransigeante, forçant Goering à changer de tactique.

5. La bataille des forces

A la fin juillet, la RAF pouvait toujours compter sur 700 chasseurs, comme au début du mois. L'industrie aéronautique arrivait à compenser les pertes matérielles, mais c'était au niveau humain que la crise se profilait : 80 des meilleurs pilotes avaient été tués sur un effectif total d'environ 1.100. Il était de plus en plus difficile de remplir les vides, et on ne les remplissait qu'avec des recrues inexpérimentées dont beaucoup ne survivaient pas au-delà de quelques heures en face des meilleurs pilotes allemands. Autre facteur important : la fatigue croissante des personnels, soumis à un rythme insoutenable à long terme, et que l'on ne pouvait compenser que par un usage déraisonnable de stimulants psychotropes.

Bien obligés en face de l'intransigeance de l'adversaire, les Allemands avaient fait le geste de concentrer quelques barges dans le port de Boulogne, et les Anglais eurent la politesse de prendre la menace au sérieux, non pas en entamant des pourparlers, mais en lançant quelques raids de bombardement pour les couler. La guerre restait essentiellement aérienne. La perspective d'un débarquement s'estompait. Finalement, le 7 août, Halder, rejettera le plan élaboré par la marine. Les Anglais seront parvenus de leur côté à la conclusion qu'il n'avait aucune possibilité de réussite. De part et d'autre, on a cependant intérêt, pour galvaniser les populations, à faire semblant d'y croire.

L'importance de la bataille aérienne à l'Ouest au mois d'août 1940 est celle d'un effort suprême de la part de la Luftwaffe visant à pousser l'Angleterre hors de la guerre. Il s'agissait de mettre Churchill sous pression. La menace de débarquement ne suffisant pas, il y a aussi celle du blocus, et de la guerre aérienne terroriste telle qu'elle a été conduite précédemment en Europe continentale : mais ce moyen reste encore à l'état de menace. Menace dont Hitler, la suite le démontrera, n'a pas les moyens suffisants, et qui restera sans effet.

Signe avant-coureur de l'échec pour Hitler : le 2 août 1940, Lord Beaverbrook, ancien munichois et critique de Churchill, mais devenu un homme-clé comme ministre de la production de guerre, est inclus dans le Cabinet de Guerre. Sa mission n'est pas de songer à une paix négociée. Churchill en fait une affaire personnelle : accroché après Hitler, il ne le lâchera plus. L'Angleterre de l'été 1940, encaisse et se bat alors que l'option est grande ouverte de sortir du conflit. Autre signe : le 5 août, les Britanniques discutent les préparatifs de l'opération Scipion, consistant à aider de Gaulle à saisir Dakar au nom de la France libre. Le 7, Churchill signe un accord militaire avec la France Libre, qui tiendra en dépit de l'échec devant Dakar. Certains historiens disent que c'est de Gaulle qui avait insisté pour que ce projet mal ficelé soit tout de même tenté : ceux qui disent cela veulent peut-être exonérer Churchill d'un échec un peu ridicule, car d'autres disent que c'est lui au contraire qui avait insisté. Churchill n'en était pas à son premier projet stratégique mal ficelé, ni à son premier échec en matière de débarquement. La propagande de Vichy ironisera lourdement. Elle représentera sur ses affiches un marin de la flotte de Darlan en train de se moquer de Churchill, représenté en pêcheur à la ligne, et des juifs qui se cachent derrière lui : « Avec deux gaules comme ça, on n'attrape pas grand chose ». Mais il n'empêche : à la fin juillet 1940, l'agressé se montre aussi agressif que son agresseur, ce qui est toujours signe que l'agression pourrait ne pas réussir.

Hitler est donc contraint à l'escalade. La Directive 17 du 1er août 1940, fixant les modalités de l'intensification de la guerre aérienne et navale en vue de la conquête de l'Angleterre ordonne, à partir du 5 août et selon le temps, une offensive puissante contre la Royal Air Force, ses installations, et aussi l'industrie d'aviation. Les convois maritimes ne seront plus des cibles prioritaires. En trois jours d'attaques incessantes, c'est le rêve que fait Goering, l'aviation britannique doit être réduite à l'état de ferrailles fumantes sur ses aérodromes. Dans le style militaire grandiloquent auquel les nazis ont habitué le monde, cette offensive s'appellera Adlerangriff, et doit culminer dans une journée décisive : un prétendu Adlertag - journée de l'aigle - , initialement prévu pour le 10 août : dans les prévisions des nazis comme le moment décisif de la bataille, celui où ils étaient résolus, selon l'imagerie qui résulte de leur mentalité brutale, à briser l'échine de

leur adversaire le plus coriace. En théorie, mais il s'agissait vraiment de théorie, l'invasion, opération Seelowe, devait suivre le 15 septembre. Dernier salut au thème de l'invasion et aux projets d'une véritable bataille d'Angleterre, la directive préconisait d'épargner les installations portuaires qui seraient utiles pour l'invasion à venir.

Pendant une semaine avait prévalu une brève accalmie. Le 10 août fut pluvieux et peu propice aux attaques aériennes. Ce fut donc encore un jour calme et qui ne fit pas de victimes. Presque comme un jour sans guerre. Mais le lendemain fut très différent. Après un mois de combats un peu désordonnés, Goering était parvenu à rassembler ses forces aériennes pour une attaque massive, et le 11 août, l'assaut frontal contre la chasse anglaise était lancé. Ce jour là, le plus grand raid depuis le début de la guerre aboutit à la destruction de 27 appareils anglais contre un nombre à peine supérieur d'allemands.

Le lendemain 12 août, la Luftwaffe se livra d'abord à des attaques coordonnées contre les stations radar britanniques, suivies d'un assaut en règle contre les aérodromes, puis contre Portsmouth.

Le mardi 13 août fut une des journées les plus intenses de la bataille, les Allemands profitant du mauvais temps pour envoyer sur l'Angleterre les plus grosses formations jamais vues. C'est à ce jour là que les Allemands décidèrent finalement de donner le nom d'"Adler tag". Du côté où les coups étaient non pas donnés mais pour le moment reçus, les Britanniques reconnurent en effet, rétrospectivement, le 13 août 1940 comme le jour le plus intense de la bataille d'Angleterre. 'The hardest day'.

Le résultat, du point de vue de l'histoire objective, fut indécis. D'un côté, les Britanniques eurent plutôt le dessus, abattant une cinquantaine d'appareils allemands -mais essentiellement des bombardiers- contre treize chasseurs perdus de leur côté. Comme on le voit, ce jour-là, l'intensité mise à part, ressemblait donc à pas mal d'autres, et comportait le même genre de leçon quant à l'avenir projeté : une attrition annonçant une fin à la résistance que la chasse anglaise pouvait offrir aux incursions des bombardiers allemands. Mais d'un autre côté, la leçon que les

pilotes britanniques et leurs alliés pouvaient retenir sur le moment, c'est qu'ils pouvaient faire face et que leur moral n'était pas brisé, alors que la brutalité allemande semblait avoir atteint son maximum.

Les Allemands pouvaient-ils aller plus loin, ou même simplement maintenir cet effort ? C'était pour les combattants britanniques la grande inconnue. En fait, la négative était vraie. C'est ce qui n'était pas connu à l'époque, et que l'historien sait aujourd'hui. Et il sait aussi que même s'il avait en ces journées décisives marqué un avantage significatif, voire effectivement liquidé les forces aériennes britanniques, Hitler était sans plans ni moyens pour une invasion dont il n'avait fait que brandir une vaine menace.

Le 13 août 1940 doit donc être rétrospectivement considéré comme un succès britannique. De même, les Britanniques l'emportèrent-ils, et cette fois plus visiblement encore, le 15 août 1940. Ce jour reste connu comme le 'Jeudi noir de la Luftwaffe'. Goering avait envoyé huit cents appareils sur le Sud de l'Angleterre, et cent bombardiers sur Newcastle et sur l'Ecosse, mais avec une escorte de Me 210, car les Me 109 n'avaient pas un rayon d'action suffisant pour opérer au-delà de Londres. Or les 210, qui sont des bimoteurs lourds et peu maniables furent non seulement incapables de protéger efficacement les bombardiers, mais devinrent eux-mêmes des proies pour la chasse anglaise. Ce jour là, Spitfires et Hurricanes auraient abattu soixante-quinze appareils ennemis : un record.

Le projet 'Adler Tag' se terminait donc en jeudi noir pour la Luftwaffe. Cette grande nouvelle finirait par filtrer dans les pays occupés en dépit des mensonges de la presse : un tournant décisif de la guerre avait été pris. Les Anglais avaient mis fin à la série des succès systématiques de l'Allemagne nazie : mais bien entendu, cela ne se voyait pas sur le moment, ce qui en soi n'était pas dénué de conséquences. Au lieu de cela, à la date du 17 août 1940, un rapport trop approximatif de l'espionnage allemand enseigna à Goering que la RAF n'aurait plus pu compter que sur trois petites centaines de chasseurs en état de vol. La décision fut alors prise par de lancer une vaste offensive pour le lendemain, destinée à donner le coup de grâce à la défense britannique.

Il avait été prévu que la Luftflotte 2, commandée par Kesselring depuis Bruxelles, attaquerait les quatre principales bases de la RAF qui protégeaient Londres : Kenley, Biggin Hill, Hornchurch et North Weald. Dans le même temps, la Luftflotte 3, commandée depuis Paris par Hugo Sperrle lancerait ses Stukas contre Portsmouth et les défenses côtières.

Une nouvelle grande bataille eut donc lieu le 18 août, au cours de laquelle en pratique Dowding réussit à aligner plus de 400 Hurricanes et plus de 200 Spitfires contre les douze cents bombardiers et 750 Messerschmidt 109 allemands. Il recourut pour cela au soutien du 12ème groupe de chasse, en principe affecté à la défense du Nord et des Midlands.

Ce jour là, les deux camps subirent des pertes record. Celles subies dans la matinée par les Stukas lancés contre les bases de la côte sud furent telles qu'elles déterminèrent leur retrait définitif de la bataille. Puis dans l'après-midi, la chasse anglaise fit un massacre des bombardiers escortés de Messerschmidt 110 envoyés contre la base de Hornchurch, dans l'estuaire de la Tamise. Du côté anglais, les bases de Kenley, au sud de Londres, et de Ford et Poling, près de Portsmouth, subirent les plus gros dommages, avec des destructions assez nombreuses d'appareils au sol.

Au total, les pertes réelles étaient de l'ordre d'une soixantaine d'appareils de chaque côté. Conformément aux habitudes de la presse en temps de guerre, les journaux de Londres en annoncèrent le double pour l'ennemi et le tiers pour la RAF. Ils proclamèrent une grande victoire. La presse allemande mentit en sens inverse, quoique un peu moins emphatiquement, en particulier en ce qui concernait ses propres pertes. Cette divergence ne découlait pas de l'arbitraire du mensonge mais de méthodes différentes dans sa construction, qui écartaient de la vérité dans une proportion inégale : les Anglais omettaient les appareils détruits au sol, puisqu'ils n'avaient pas à proprement parler été détruits au combat, et les Allemands ceux qui revenaient désemparés ou s'écrasaient à l'atterrissage, puisque après tout, ils étaient rentrés de mission. Pour ce qui est des pertes de l'ennemi, on pouvait bien, d'un côté comme de l'autre, mentir effrontément, et on ne s'en privait pas.

Objectivement, le simple fait d'avoir obtenu une parité des pertes en dépit de leur infériorité numérique peut être considéré comme une victoire pour les Britanniques, qui ont surtout conservé le souvenir de cette journée comme de la plus dure de toute la bataille – the hardest day - . C'est du lendemain 19 août que date le discours aux Communes dans lequel Winston Churchill prononça la phrase fameuse « Never in the field of human conflict, etc... »

Le discours de Churchill résonnait comme un bilan, et comme un bilan globalement positif. A qui en vérité appartenait la victoire à l'issue de la journée du 18 août est une question difficile à trancher. Les historiens évaluent les pertes britanniques du mois d'août à environ 350 appareils, essentiellement des chasseurs Spitfires et Hurricanes, sur les 700 dont Dowding disposait au début du mois. Entre cent-cinquante et deux-cent-cinquante pilotes avaient été mis hors de combat, avec une accélération des pertes. Le changement tactique opéré par Goering le 5 août n'avait donc pas été si inutile. Un rapport du vice-maréchal Park indique : « Contrary to general belief and official reports, the enemy's bombing attack by day did extensive damage to five of our forward aerodromes and also to six of our seven sector stations. There was a critical period when the damage to sector stations and our ground organisation was having a serious effect on the fighting efficiency of the squadrons... » Les Allemands avaient perdu près de 700 appareils, surtout des bombardiers, et 1.300 aviateurs, mais aussi 200 Messerschmidts 109 : le vrai chiffre à mettre en regard des 350 chasseurs anglais abattus. On pouvait se dire que si ce rapport se maintenait, ce serait la chasse anglaise qui finirait par être exterminée et Goering aurait atteint son but.

Pourtant, il faut bien accepter de considérer l'humeur du moment comme le critère le plus sûr de la défaite et de la victoire. Pour ce qui est du moral, c'est du côté allemand que la lassitude était la plus grande. Les pilotes de la Luftwaffe cessèrent après ce jour de croire à la possibilité d'une victoire nette et définitive contre la Royal Air Force. C'est de ce côté là que l'écart était le plus grand entre les espoirs que l'on avait fait miroiter et la réalité brute des combats. Les mesures prises par Goering le démontrent : les Stukas, appareils de bombardement en piqué, jusque là maîtres incontestés des batailles, avaient souffert, au point qu'il

fut décidé de ne plus les engager dans des opérations de ce genre. Il fut décidé aussi que les Messerschmidts 110, chasseurs lourds bimoteurs, voleraient désormais sous escorte de Messerschmidts 109, supérieurs aux chasseurs anglais. Les chasseurs devaient être escortés de chasseurs.

Du côté des pilotes britanniques, il s'était passé ceci, aux environs de la mi-août, que les pertes n'étaient plus reçues de la même façon, et n'affectaient plus autant le moral. Le tiers des pilotes présents dans les unités au début de la bataille, et qui avaient noué des amitiés au fil du temps, avaient été tués et remplacés par des nouveaux, inconnus des anciens et qui ne se connaissaient pas entre eux. Il en résultait que, quoique subies au même rythme, les pertes étaient moins vivement ressenties. La mort des camarades de combat devenait routine. Il arrivait qu'un jeune pilote ne revienne pas de sa première mission. Ne passe pas une seule nuit à la base. Son paquetage, posé dans un coin le matin en attendant qu'on lui affecte un lit et un casier, était toujours là le soir, mais n'avait plus de propriétaire, et les survivants se partageaient les articles périssables. De telles disparitions finirent par être reçues avec un certain fatalisme. La mort était apprivoisée. La déshumanisation qui est le corollaire de la guerre était à l'oeuvre aussi dans ce secteur de l'aviation de chasse, dernier refuge de l'individualisme. Or le moins humain des hommes est aussi le meilleur guerrier.

Dans un discours du 19 août qui fait pendant à celui de Churchill aux Communes, Goering tire les leçons des journées précédentes et annonce la poursuite de l'assaut contre les forces aériennes britanniques. On peut se demander s'il ne s'agissait pas de jactance visant à masquer la déception et l'incertitude. Car si à la mi-août 1940, la RAF avait bel et bien été poussée au bord de l'anéantissement, faute de renseignement, Goering et Hitler ne le savaient pas. Si l'Allemagne avait les meilleurs pilotes de chasse, et probablement les meilleurs avions, l'excellence en matière de renseignement appartient toujours à l'Angleterre, où les espions nazis avaient la vie courte et difficile. Goering avait compté, pour se faire une idée des capacités opérationnelles de l'ennemi, sur un affaiblissement perceptible de la défense anglaise : mais cet affaiblissement ne semblait pas venir. D'où un nouveau tournant stratégique, mais qui devait aller au delà des projets annoncés.

6. Le moment des bombardiers

La stratégie qui visait à exterminer la Royal Air Force pour contraindre l'Angleterre à sortir de la guerre connut sa terminaison à la fin du mois d'août 1940. A cette date, l'éventualité d'un débarquement allemand s'éloigne, et avec l'automne, on peut considérer que l'ensemble d'opérations aériennes que l'on appelle la 'bataille d'Angleterre' est terminé. Il se conclut par un premier échec de l'Allemagne puisque la Luftwaffe n'est pas parvenue à détruire la capacité opérationnelle de la Royal Air Force, et puisque au lieu de cela, la guerre entre dans une phase nouvelle où ce sera l'aviation de bombardement britannique qui prendra l'offensive et entamera une campagne de destruction systématique des villes et du potentiel industriel allemands. Une campagne qui ne cessera de s'amplifier jusqu'à la victoire finale des alliés en mai 1945 et qui ne laissera pas en Allemagne et dans quelques autres villes d'Europe pierre sur pierre.

Les choses allèrent pas à pas des débuts de la Bataille d'Angleterre, qui n'était qu'une phase d'extinction des opérations de la France, à ceux de la guerre des villes, qui fut la forme définitive prise par l'affrontement aérien entre la Grande-Bretagne et L'Allemagne. Comment se fit l'enchaînement des mesures et contre-mesures qui composèrent l'escalade de la guerre militaire à la dévastation des villes, seul un examen des événements pas à pas peut le dire.

C'est au début du mois d'août qu'Hitler mit le doigt dans l'engrenage du terrorisme aérien lorsqu'il approuva les premières attaques sur les villes anglaises. Dans la Directive 17 du 1er août, les attaques de terreur contre les villes et les populations civiles n'étaient toujours pas autorisées en général, mais il était écrit qu'elles pourraient être décidées à titre de représailles, au cas par cas, et seulement par l'autorité politique suprême. Or en réalité, le nouveau tournant stratégique allemand allait être un premier pas vers la guerre anti-cités.

On peut se demander pourquoi ce seuil n'avait pas été franchi plus tôt. Y avait-il une sorte d'entente tacite entre les deux protagonistes ? Voire un pacte secret, puisque, comme le remarque Emmanuel Berl, il y a toujours plus de communication entre les gouvernements que le public n'imagine ? Doit-on faire

l'hypothèse que chacun cherchait à gagner un avantage de propagande et, à coup de provocations discrètes, pousser l'autre à faire les pas décisifs dans l'escalade qui devait conduire à la guerre totale ? Ce serait peut-être prêter à Hitler et Churchill des calculs d'un genre auquel on a donné beaucoup d'importance au vingtième siècle, mais étrangers à leurs mentalités tranchantes : le souci de se donner le beau rôle aux yeux d'une hypothétique opinion mondiale, ce que l'on n'appelait pas encore la communication.

Pourtant, jusqu'à la fin du mois tout se passa comme si chacun des deux protagonistes avait un instant titubé au bord de ce précipice avant finalement d'y tomber. C'est seulement à la mi-août, et parce que la stratégie antérieure n'avait pas fonctionné qu'Hitler ordonna des raids de bombardement de jour en profondeur sur les ports et les villes industrielles, auxquelles Churchill fera répondre par la première attaque sur Berlin. Enfin, à partir de septembre, commencera le premier Blitz sur Londres, qui une fois pour toutes déplacera l'accent de la lutte contre les forces à la lutte anti-cités. Jusque là, on restait sur le terrain d'une guerre entre militaires. Hitler aussi bien que Churchill avait temporisé avant de franchir ce seuil dans la barbarie entre deux peuples qui se savaient ennemis mortels, mais qui se respectaient autant qu'ils se craignaient.

C'est sans doute la pure logique qui s'impose dans tout conflit qui explique, en dehors probablement d'un plan global du côté allemand alors que la perspective d'un débarquement s'estompait, que le 24 août 1940, après cinq jours d'accalmie, la guerre aérienne reprit avec une nouvelle intensité. Dès le premier jour, la base de Manston fut si durement attaquée que son évacuation définitive fut décidée, et toute une escadrille de Boulton Paul Defiants, engagée en dépit des insuffisances bien établies de ce type d'appareil fut à nouveau annihilée. Mais l'événement le plus important de la journée fut, la nuit venue et probablement par erreur, le largage de quelques bombes sur Londres, en contravention, dit-on, avec les instructions expresses de Goering : mais ce genre d'affirmation n'est jamais à prendre comme un fait établi. Il est seulement assuré que cet événement, lui-même de peu d'ampleur et peut-être même fabriqué de toute pièce, servit à

justifier le premier raid de bombardement britannique sur Berlin, ordonné le lendemain même par Churchill en personne.

C'est ainsi que, le 24 août 1940, la guerre anglo-allemande prit un tournant décisif, comme souvent, en raison d'une action que les uns décrivent comme délibérée et les autres comme accidentelle, voire imaginaire. Mais même si les faits étaient bien établis, justifier ne veut pas dire expliquer. La réalité était que d'un côté comme de l'autre, le simple fait qu'une forme de lutte ne soit pas décisive force à l'escalade vers une forme plus extrême.

Dès avant le début des hostilités, chacun s'attendait à des bombardements de terreur sur les villes, à l'image de ce qui s'était vu très récemment en Espagne. Et effectivement, l'Allemagne avait, dès 1939 et la déclaration de guerre franco-anglaise pris l'initiative de telles destructions. Varsovie, Rotterdam avaient été sauvagement frappées. L'étonnant est plutôt que des bombardements massifs sur les villes n'aient pas été entrepris d'emblée. Au lieu de cela, entre l'Allemagne de Hitler et l'Angleterre de Churchill, les attaques s'étaient d'abord faites comme à fleuret moucheté, portant dans les premières semaines sur les convois maritimes, sur le Kent et sur les côtes.

Il est remarquable, quoique rarement souligné, qu'Hitler se soit retenu très longtemps de bombarder Londres, comme il avait fait d'emblée pour Rotterdam et Varsovie. Pour lui, à ce point de sa guerre, les bombes échangées avec l'Anglais n'étaient encore qu'une forme de dialogue. Et c'est pourquoi la voie semblait être, encore pour un certain temps, de s'en prendre exclusivement à des objectifs militaires ou assimilables.

Ce n'est pourtant pas ce qui allait se passer, car du point de vue britannique aussi, le recours à l'aviation de bombardement en réponse à l'épuisement de la chasse qui se faisait jour à la fin août 1940 relevait d'une logique interne qui, elle aussi, se serait sans doute développée de toutes façons, quelles que soient les provocations allemandes, ou leur absence.

En pratique, les provocations allemandes ne faisaient pas défaut, puisque désormais les Allemands s'en prenaient aux villes anglaises, sur lesquelles ils

lançaient des attaques de nuit. C'était le début du 'Blitz'. Car si Hitler n'avait pas encore décommandé son ordre interdisant le bombardement de Londres, il n'en allait pas de même pour les villes anglaises en général, dès lors qu'elles avaient une signification en tant qu'objectifs militaires.

Dès le 25 août, c'est à dire avant même que le raid de représailles sur Berlin ordonné par Churchill ait eu lieu, la Luftwaffe attaquait Portland, Warmwell et Weymouth, puis le 26 Folkestone et diverses villes côtières. Elle s'en prit ensuite à Bournemouth, Plymouth, Coventry et Birmingham dans la nuit du 27 août 1940.

C'est aussi dès le lendemain 25 août de la première nouvelle - vraie ou fausse - d'un bombardement sur Londres, que les Britanniques réagirent de façon symétrique en ordonnant un raid sur Berlin pour le 27 août 1940. Et c'est Churchill personnellement qui avait insisté pour que Berlin soit frappé. C'était une décision hautement symbolique. S'il y avait eu une sorte de contrat implicite que les capitales ne seraient pas frappées, ou si Hitler avait imaginé qu'un tel contrat existait, le message était qu'il n'existait pas, et si une sorte quelconque de convention avait été explicite, quoique secrète, ou peut-être arrangée en dehors de Churchill par les milieux pro-nazis de l'establishment britannique, le message était que rien de tout cela ne valait plus. Pour Churchill, clairement, on ne pouvait pas faire la guerre à moitié, et regarder Hitler anéantir la chasse anglaise sans tenter au moins de déplacer les opérations sur un terrain différent, et qui pourrait se trouver être moins défavorable. A décision prise, on ne trouve certes pas du côté anglais l'agressivité rhétorique des nazis décrivant à l'avance sur les ondes la façon dont ils vont écraser tout ce qui leur résiste, mais le soulagement de voir l'ennemi, par un nouveau revirement, passer à une stratégie anti-cité s'exprime dans les milieux militaires et gouvernementaux.

Le 28 août, lendemain du premier raid sur Berlin, Churchill était venu à Douvres, où il voulait assister au fonctionnement de la défense assurée par la chasse. Il y fut le témoin d'un certain nombre de combats tournoyants qui n'étaient pas trop au désavantage des siens, quoique dix-huit appareils supplémentaires aient été perdus ce jour là. Mais dans la nuit, Liverpool avait été attaquée. C'était le premier raid concentré de la Luftwaffe sur une ville anglaise, avec 150 bombardiers.

L'immédiateté de la réplique donne à penser que de l'autre côté aussi, on n'attendait qu'un signal pour agir.

Le 29 août, et surtout le 30 et le 31 furent pour les Anglais trois journées difficiles, au cours desquelles ce furent principalement les installations au sol de la RAF et les industries aéronautiques qui furent visées. Le 30, chacune des deux forces opposées effectuèrent plus de mille sorties. La nuit n'apporta aucun repos en raison de raids nocturnes, et le 31, le centre de commandement de Duxford, et les aérodromes de Croydon et surtout Biggin Hill furent touchés, ainsi que North Weald, Eastchurch, Detling, Hornchurch. La nuit suivante se montra encore propice à un nouvel assaut des bombardiers bimoteurs, contre Liverpool à nouveau. Les attaques de nuit, de part et d'autre, sont devenues systématiques, même si elles causent peu de dégâts.

Le lendemain premier septembre, une vingtaine d'appareils britanniques sont encore perdus, et la plupart des missions d'interception échouent, les Spitfires et Hurricanes étant eux-même attaqués par les Messerschmidts avant d'atteindre les bombardiers allemands. Eastchurch et Rochford furent attaqués et sérieusement endommagés le 2. Eastchurch, après Biggin Hill, cessa d'être opérationnelle. La RAF ce jour là perdit 25 chasseurs, contre 22 appareils allemands abattus en tout, tout en étant incapable de défendre efficacement ses bases. Le 3 septembre, de nouvelles pertes et de nouveaux dommages infligés à Hornchurch, Debden et North Weald. La base de Biggin Hill, élément majeur pour la défense de Londres, est pratiquement hors service et les appareils qui y étaient jusque là stationnés ont été repliés ailleurs. Il ne fait pas de doute que les Britanniques pouvaient espérer trouver un avantage paradoxal à voir la guerre s'élargir et s'étendre à un terrain nouveau : le moral des populations, sur lequel ils avaient l'orgueil de se sentir forts. Le mot d'ordre serait : « London can take it'.

7. Le tournant terroriste

Chacun dès cette époque accusa la partie adverse d'avoir pris l'initiative de la terreur aérienne massive. Le premier raid britannique sur Berlin, le 27 août 1940,

est présenté comme une réponse au bombardement de Londres le 24, qui n'avait pas vraiment eu lieu, même si par ailleurs les Allemands avaient offert toutes les justifications possibles à des représailles peu regardantes aux moyens, mais dès le 25 août, Churchill en ordonne toute une série, pour le 27, le 28, le 30 et le 31. Pendant une semaine après le 27 août, Bomber Command poursuivit ses raids nocturnes sur Berlin, et ceci appelait inévitablement une réplique allemande sur Londres. Kesselring, qui commandait l'arme aérienne allemande dans les régions bordant la Mer du Nord, et qui avait à son tableau de chasse Varsovie et Rotterdam, était excité par l'odeur du sang et poussait dans ce sens. Hitler finit par dire oui. C'est ainsi qu'irrésistiblement les opérations se déplacèrent vers les villes.

Hitler, de son côté, qui le premier avait envoyé ses avions sur l'Angleterre, n'eut pas honte de présenter le Reich de mille ans comme la victime d'un abus lorsqu'il déclara dans un discours au Reichstag du 4 septembre 1940 : « M. Churchill nous a présenté sa dernière invention : le bombardement de nuit. On nous promet l'accroissement des attaques contre nos villes : eh bien dans ce cas nous raserons complètement les leurs. Nous mettrons hors de combat ces pirates de la nuit. » Hitler, bien entendu, se moquait du monde. Il avait d'ores et déjà ordonné des raids de nuit, en raison des pertes insupportables que provoquaient les opérations diurnes, et ses attaques anti-forces avaient depuis longtemps débordé sur les grandes villes britanniques. Pourtant, il faut observer que jusqu'au début septembre, les Allemands n'avaient pas encore procédé à des bombardements généralisés de Londres. C'est à partir du 7 septembre 1940 que, conformément aux souhaits de Kesselring, Londres et les autres villes anglaises firent l'objet d'attaques massives, souvent de nuit, qui devaient durer pendant près d'une année. Pour cela, il avait le prétexte du bombardement sur Berlin du 27 août ordonné par Churchill. La chronologie montre cependant que les bombardements allemands sur Londres ne furent pas seulement la réponse au bombardement sur Berlin du 27 août 1940, mais qu'ils avaient été planifiés à l'avance, et conçus depuis le début comme le couronnement d'un assaut gradué.

Il faut chercher le déterminisme de cette escalade dans le fait qu'après le sommet du 18 août, les journées étaient restées extrêmement actives, poussant les

capacités de la RAF à la limite. Et surtout, toujours le même rapport défavorable pour les pertes de chasseurs : encore près de trente Spitfires et Hurricanes détruits le 27 contre seulement 17 Messerschmidts 109. Désormais, les attaques nocturnes usaient encore davantage les nerfs des pilotes et les privaient de repos. Beaucoup dans la période récente opéraient sur la base de plusieurs missions par jour tous les jours, ne dormant guère plus de quelques heures par nuit. Aussi ne tenaient-ils éveillés, difficilement, qu'au moyen de substances que la loi ordinairement réprouve, et dont l'effet ne dure qu'un certain temps. A en juger d'après le bilan des combats, jour après jour, il semble que du côté de la Royal Air Force, certaines limites absolues de la physiologie n'étaient pas loin d'être atteintes.

C'est sans doute aussi pour cela qu'irrésistiblement, à l'initiative des Allemands, mais avec le sombre consentement des Britanniques et le concours de leurs décisions, l'essentiel des opérations fut confiée aux flottes de bombardement et se déplaça vers les villes. Dans une lutte à mort, explique Clausewitz, il est fou de ne pas engager toutes ses forces. Il aurait été fou de la part de l'Angleterre de laisser détruire sa chasse et ses installations militaires sans engager sa propre force de bombardement. Les Britanniques, tout à fait sonnés, leur aviation de chasse au bord de l'effondrement opérationnel, trouvaient paradoxalement un avantage à voir s'élargir le champ des déprédations. Le même genre de logique s'imposait du côté allemand. Là, il faut considérer que les espoirs d'une paix de compromis et les projets de débarquement avaient été abandonnés. Par ailleurs, la pratique des bombardements de jour, arrivé à la fin août, avait coûté si cher en hommes et en matériel, qu'on était naturellement tenté d'explorer d'autres voies. La mentalité des chefs nazis leur interdisant de reculer, ou même de temporiser, il ne leur restait que l'escalade. Pour économiser les forces sans pour autant relâcher la pression, il était logique de leur point de vue de s'essayer au bombardement de nuit : et dans l'état d'imprécision des techniques où la Luftwaffe, tout comme la RAF se trouvait à l'époque, qui disait bombardement de nuit disait forcément bombardement anti-cités. Il n'est donc pas étonnant que le moment charnière qui fait basculer vers la guerre des villes et le ciblage des populations civiles se situe entre le milieu du mois d'août et le début septembre.

Des deux côtés, c'est vers la fin août que le basculement vers la guerre des villes était devenu une nécessité rationnelle. Par ailleurs, la pratique des bombardements de jour, arrivé à la fin août, avait coûté si cher en hommes et en matériel qu'Hitler était naturellement tenté d'explorer d'autres voies. La mentalité des chefs nazis leur interdisant de reculer, ou même de temporiser, il ne leur restait que l'escalade. C'est alors qu'ils lancèrent des attaques de nuit systématiques sur les grandes villes anglaises. Le bombardement de nuit, cumulait l'avantage de renforcer l'effet de terreur et de minimiser les pertes en bombardiers et il devenait l'option logique dès lors qu'il s'agissait de terreur exercée contre les populations civiles afin de faire céder un gouvernement. Les deux allaient forcément ensemble. Dans l'état d'imprécision des techniques où la Luftwaffe, tout comme la RAF se trouvait à l'époque, qui disait bombardement de nuit disait forcément bombardement anti-cités, et après la première réplique britannique sur Berlin, allant au delà de l'attaque des seuls objectifs industriellement significatifs, les uns et les autres s'en prirent systématiquement à des cités qui n'étaient des objectifs concevables que dans le cadre d'une campagne visant les civils et leur moral. L'entrée dans la logique terroriste était comme imposée par les circonstances.

Winston Churchill ne dit rien des véritables circonstances lorsque dans ses Mémoires il écrit, sans préciser dans quel contexte la décision allemande de bombardier les villes anglaises avait été prise : "Goering should certainly have persevered against the airfields [...]. By departing from the classical principles of war, as well as from the hitherto accepted dictates of humanity, he made a foolish mistake." Et il se moque même un peu du monde, car lui-même n'était en aucune façon un adepte inconditionnel des 'principes classiques de la guerre'. Il tenait compte des considérations humanitaires dans la stricte mesure où elles étaient compatibles avec la survie de l'Angleterre, et pour lui, l'idée d'une stratégie anti-cités n'était ni une improvisation ni une simple imitation des méthodes de l'adversaire. C'était sa stratégie principale, et celle de son pays dès avant la guerre, un impérialisme modeste, et qui entendait bien ne jamais être en retard d'une innovation militaire, même si quelques gouvernements mesquins au cours des décennies précédentes avaient pu se montrer négligents.

Dans quelle mesure l'escalade progressive de l'offensive anti-cités qui fit suite de la part de la Luftwaffe fut dictée par l'engagement du Bomber command du côté britannique, où aurait eu lieu de toutes façons reste incertain. Et de même pour l'escalade des bombardements britanniques en retour. Ce qui est certain, c'est que des plans mûrement réfléchis et établis à l'avance existaient de part et d'autre. Une possibilité à envisager est que des deux côtés les instruments, de par leur seule existence, dictèrent la loi de leur emploi. Les deux adversaires ne furent alors ni exclusivement pris dans un engrenage de défis et de provocations réciproques, ni totalement maîtres de la violence qu'ils exerçaient, mais poussés par l'anticipation des possibilités de l'ennemi, et seulement contraints par les capacités et les limites de leurs moyens industriels et militaires, qui avaient de part et d'autre fait l'objet d'une planification de longue date.

En juin 1940, l'arme aérienne, et en particulier l'aviation de bombardement ou d'appui au sol, en vol horizontal ou en piqué, est devenue la reine des batailles. Cela s'est vu de façon éclatante en Espagne, puis en Pologne. A l'initiative des Allemands, les bombardements de terreur sur les villes et les populations civiles ont déjà commencé. Du côté anglais, on se trouve dans un état d'impréparation relative. Qu'il faille acquérir et utiliser la supériorité dans ce domaine est une nécessité qui ne sera jamais discutée en Cabinet de guerre, tant elle apparaît évidente. Churchill prête la même vision de guerre aérienne absolue à l'ennemi, qui a un temps d'avance dans cette direction, et il ne peut pas soupçonner le manque de vision stratégique de Goering qui le fera passer à côté de mainte décision essentielle. Churchill, lui, voit loin et en détail. D'emblée, il identifie une lutte en deux étapes : tout d'abord, repousser l'offensive allemande contre la chasse et contre les villes anglaises, puis contre-attaquer par les mêmes moyens, mais avec une force supérieure à l'ennemi, jusqu'à sa défaite finale.

Les gens lucides savaient depuis longtemps que l'aviation serait la nouvelle reine des batailles : et il s'en trouvait du côté britannique. T.E. Lawrence décrit dans 'The Mint', qui est le journal de sa vie dans la Royal Air Force dans les années vingt, sa fascination pour cet instrument qu'est l'avion. Depuis 1918 tous les états-majors avaient pris conscience des possibilités ouvertes par l'aviation, et rêvé la

guerre totale. Ils avaient pu voir que l'aviation permet des actions offensives dirimantes au pur plan des forces opérationnelles. Mais il n'y a pas que cela. L'avion de bombardement lourd à grand rayon d'action permet aussi de s'en prendre en profondeur à tout le capital productif d'un pays ennemi : et de cela, ce sont encore les Anglais, puis à leur suite les Américains, qui avaient tiré les conséquences pratiques avec le plus de rigueur. Ni les Allemands, ni les Français, ni les Russes, ni les Japonais, ne lancèrent jamais un programme de construction à grande échelle de quadrimoteurs comparables aux Lancaster et aux Forteresses volantes.

Dans l'immédiat, ce sont les Anglais qui prirent le plus de coups car leur territoire était plus accessible depuis les côtes de la Manche que le territoire allemand depuis le sud de l'Angleterre : mais ils répondirent immédiatement par les mêmes moyens que leur ennemi. Pour cet élargissement de la guerre aux populations civiles l'Angleterre était prête. Mieux que les Allemands en réalité, car elle avait compris que par l'évolution des techniques le bombardier à long rayon d'action prendrait le relais de la canonnière comme instrument privilégié de l'impérialisme. Du côté anglais, les plans ont très tôt pris en compte l'utilisation du bombardement de terreur comme moyen de la guerre à venir, et les projets industriels ont été conçus en conséquence. Les premières études du bombardier quadrimoteur Lancaster, outil principal du bombardement stratégique de nuit pendant toute la guerre, et un type d'appareil dont l'Allemagne ne possédera jamais l'équivalent en nombres équivalents, remontent à 1936. La décision politique de construire en masse des bombardiers quadrimoteurs suit immédiatement l'arrivée de Churchill aux affaires avec le déclenchement de la guerre chaude : mais elle n'est possible que parce que l'instrument est déjà conçu et prêt à croître et multiplier.

Les Allemands de leur côté, s'ils avaient beaucoup pensé à développer leur aviation de guerre dès l'époque de la république de Weimar, y compris en dépit des sanctions et des traités, n'étaient jamais allés jusqu'à préparer le bombardement stratégique à longue distance aussi systématiquement que les Britanniques. Au lieu de cela, leur frénésie d'innovation leur fit, tout au long de la guerre, miser sur les armes nouvelles, les techniques les plus en pointe, les outils

les plus puissants et les plus adaptés à chaque mission, à chaque terrain de guerre, au détriment souvent de la logique industrielle, au delà des possibilités logistiques en matière d'approvisionnement et d'entretien. Dans le domaine de la guerre aérienne, ils négligèrent l'efficacité bêtement quantitative des solutions déjà explorées, se tournèrent, on le sait, vers la propulsion à réaction et les fusées intercontinentales, et ne développèrent jamais une flotte conséquente de bombardiers quadrimoteurs à long rayon d'action, pour laquelle ils n'avaient pas, aux approches de la guerre, de plan industriel.

Pour comprendre les choix majeurs de l'establishment nazi, qui s'ornait d'individualités aussi exceptionnelles par leur intelligence pure et nullement bridée par le scrupule qu'Albert Speer, il faut bien sûr faire la part de la pénurie allemande en ressources naturelles qui fut, ainsi que le démontre Adam Tooze dans 'The Wages of Destruction', un déterminant principal de la victoire et de la défaite dans le conflit mondial. Peut-être le pari sur des développements techniques absolument nouveaux était-il la seule chance pour l'Allemagne de surmonter son handicap géopolitique fondamental. Mais peut-être aussi est-ce par simple inconséquence, que les nazis s'étaient en pratique refusé les moyens mécaniques de la terreur dont ils avaient fait leur principe d'action le plus caractéristique. Le fait est là, lui seul absolument assuré : si l'on fait abstraction des attaques de type nouveau par les fusées V1 et V2, les bombardements allemands sur Londres et les autres grandes villes anglaises ne purent être soutenus qu'une année, et ils furent moins intenses au bout du compte que la vengeance qui fut exercée en retour par le même genre de moyens.

L'apparent dénuement de l'Angleterre au printemps de 1940 est trompeur. Le premier raid sur Berlin, du 27 août 1940, exigé par Churchill, peut sembler dérisoire, surtout quand on connaît la suite : quelques appareils d'un type déjà ancien, des Hampden, avaient réussi à atteindre la ville, et à y jeter quelques bombes qui ne firent que des dégâts matériels. Mais l'essentiel était de démontrer que la RAF elle aussi pouvait passer : cette loi du combat aérien que les bombardiers passent toujours, quitte à ne jamais revenir, n'avait pas été comprise d'emblée, et le public allemand fut choqué. C'était un nouveau camouflet pour

Goering, qui avait promis à son Fuehrer que jamais une bombe ennemie ne tomberait sur Berlin. Plus sérieusement, cela annonçait des épreuves plus graves pour les Allemands, car la suite faisait l'objet d'un plan clairement défini que Churchill avait en tête. La guerre aérienne anti-cités, dont Hitler et les autres dictateurs fascistes avaient peut-être cru posséder le monopole, dont ils avaient en tous cas fait leur monopole jusqu'à ce qu'ils s'en prennent à l'Angleterre, était en fait la guerre même à laquelle les Anglais pensaient depuis le début.

Si Churchill bat Hitler à la fin, c'est parce qu'il a compris aussi bien que lui un certain nombre de réalités nouvelles, et qu'il en a accepté la force contraignante. La guerre terroriste aérienne est la principale de ces nouveautés, et la forme que prendra la guerre anglaise contre l'Allemagne est née dans le cerveau d'un homme. Cet homme est Churchill. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder les textes et la chronologie. Pour le comprendre, il faut pénétrer un peu la personnalité attachante, complexe et contradictoire de Churchill. Cela est d'autant plus facile qu'étant écrivain, la personne la moins dissimulée du monde, et n'ayant pas abandonné aux historiens professionnels le soin exclusif de relater sa vie, on connaît un peu ses pensées jour après jour, en particulier pendant la seconde guerre mondiale.

« There is one thing that will bring [Hitler] back and bring him down, and that is an absolutely devastating, exterminating attack by very heavy bombers from this country upon the nazi homeland » : c'est un propos du 8 juillet 1940, qui nous apprend à quel point le projet de guerre aérienne totale est précis et précoce chez Churchill. Il naît dans l'urgence de la défaite en France et de la menace d'invasion, puis le Blitz, et plus grave encore, la menace d'étranglement vivrier par la guerre sous-marine : une menace qui restera mortelle au moins jusqu'à 1942. C'est dans une guerre à mort que l'Angleterre est engagée, et la philosophie guerrière de Churchill consiste à penser que toute guerre est une guerre totale. Il n'y a pas dans la guerre à considérer comme un empêchement la cruauté des moyens employés. Non pas que Churchill soit cruel : il est au contraire porté à la compassion. Il pleure régulièrement devant le spectacle de la souffrance, chez les siens et même chez l'ennemi. Mais, par devoir de chef, il considère qu'il est des circonstances où

il faut laisser les sentiments personnels de côté. C'est seulement dans la paix retrouvée après la victoire que le chef de guerre peut laisser parler son humanité. Il y a plusieurs façons de faire la paix, et la bonne, c'est avec magnanimité, mais quant à la guerre, il n'y a qu'une façon de la faire : avec tous les moyens disponibles, et même autant qu'on le peut, en en inventant de nouveaux.

Churchill adopte toute nouveauté guerrière par doctrine. En même temps, il en avait le goût. Technophile, Churchill passait son temps à réfléchir à des armes nouvelles aussi bien qu'à des projets d'offensives. On sait peu qu'il était l'inventeur du char d'assaut et c'est lui aussi qui avait personnellement conçu les ports artificiels (Mulberry) et les premières ébauches de péniches de débarquement telles qu'utilisées en Normandie et ailleurs. Il s'entourait de préférence d'hommes de science et d'inventeurs, dont le fameux professeur Lindemann, qui était son conseiller scientifique permanent. Au contraire de la plupart des hauts gradés de l'armée, qui ressentaient toute innovation comme un défi à leur expertise et à leur position, il accueillait toutes les idées avec un préjugé favorable, d'où l'extraordinaire floraison d'innovations techniques du côté allié pendant la seconde guerre mondiale : cette prolifération, radar, asdic, systèmes de guidage et de visée des avions, techniques de codage et de décryptage, leurres, véhicules terrestres et marins (on sait peu que la Jeep est en réalité une invention anglaise), abris, et naturellement tous les progrès extrêmement rapides dans les systèmes d'armements pré-existants, tout cela est largement dû, du côté allié, à l'influence personnelle de Churchill. L'opération de Norvège, au printemps 1940, était en partie voulue par lui en vue du développement de l'énergie atomique, à laquelle, renseigné par son conseiller personnel il était déjà attentif. Dès avant 1939, avant la plupart des physiciens, Churchill a des rêveries de bombe atomique, et au moment de Narvik, sachant que les bases théoriques existent désormais, il y pense de façon tout à fait suivie. Il sera politiquement le père de la bombe A.

C'est le coeur de la doctrine de guerre churchillienne qu'il faut dans l'offensive avoir un temps d'avance sur l'ennemi. Ne pas accepter de se battre exclusivement sur le terrain qu'il a choisi. Ne pas forcément lui opposer des moyens identiques aux siens dans une confrontation purement quantitative. Il faut créer la surprise.

Trouver le point faible. Frapper fort et frapper le premier. Il n'y a dans la guerre selon Churchill aucune obligation morale de ne faire à l'ennemi que ce qu'il est lui-même capable de vous faire. Depuis que la guerre se gagne aussi dans les laboratoires, dans les usines, et même dans les colloques universitaires, elle ne se fait pas à armes égales sur le terrain. Il faut assumer la guerre asymétrique et même travailler à la rendre la plus asymétrique possible.

Tout, dans la réflexion churchillienne, est pure réalité à prendre en compte. Or, sur l'air comme dans les airs, on est alors dans une phase de l'évolution technologique où le feu a l'avantage sur les protections. Or l'originalité, la recherche de l'agression imprévue en un point décisif est la marque churchillienne habituelle : et le bombardement stratégique à grande échelle était un choix qui allait de soi, et il allait s'imposer comme le moyen le plus spectaculaire, sinon le plus déterminant, de la guerre anglaise. D'où un programme très innovant et massif de bombardiers quadrimoteurs à long rayon d'action, et le concept du carpet bombing nocturne permanent et à grande échelle.

Le cabinet de guerre ne reculera devant rien. Tel est le message que Churchill entend signifier au monde, alliés, neutre et ennemis tout ensemble, avec l'opération Catapult. Cette résolution dans la guerre dès lors qu'on y entre s'était déjà manifestée en particulier, mais non exclusivement, à la fin de la première guerre mondiale, lorsque Churchill était ministre de la Production de Guerre, et que le problème fut soulevé de l'utilisation des gaz de combat. Les Conventions de Genève les avaient interdits au motif qu'il s'agissait d'une arme atroce. Mais les Allemands y recouraient systématiquement. Ce n'est pourtant pas principalement sous ce prétexte que Churchill en promut la production et l'utilisation massive du côté britannique : c'est en opposant à la logique de la Convention l'observation que la guerre est atroce de toutes façons, et sous toutes ses formes.

On comprend dès lors qu'il n'aurait pas de limite d'ordre humanitaire lorsqu'il s'agirait d'utiliser des armes nouvelles : et qu'il considérerait comme non pertinent le fait de savoir si l'ennemi disposait ou non des mêmes armes. Churchill ne pense pas qu'il y ait lieu de se limiter aux armes utilisées par l'ennemi si l'on se rend capable d'en inventer de nouvelles. Et il n'attend pas une autre attitude de sa part.

Il ne reproche pas aux Allemands leurs V1, leurs V2 et leurs avions à réaction. Pour lui, l'invention de moyens guerriers nouveaux et aussi meurtriers que possible fait partie de l'excellence du guerrier et de l'homme d'Etat. C'est pourquoi il n'y a chez lui aucun dilemme moral par rapport ni aux bombardements stratégiques massifs, ni à l'utilisation de la bombe atomique. L'humanité, pour Churchill, se manifeste dans le traitement que l'on inflige au vaincu une fois qu'il est réduit à l'impuissance. Pour la manifester, il faut d'abord vaincre, et pour cela tous les moyens sont bons dès lors qu'ils sont efficaces. L'humanité consiste d'abord à gagner la guerre. C'est un point de vue général chez les Anglais : une guerre dans laquelle on entre doit être gagnée absolument. Aucune paix de compromis n'est acceptable, parce qu'elle serait en réalité une défaite du bon droit, sans lequel il n'y a pas lieu de faire la guerre.

Le bon droit des Anglais auquel pense Churchill n'est pas celui qui découle d'une douceur exceptionnelle. Il n'aura que mépris pour la non-violence affichée par Gandhi. La civilisation, c'est d'abord de la force, mais de la force assortie de compassion. Logique avec lui-même, Churchill ne croit pas au concept de crime de guerre, et bien qu'il nourrisse la plus totale aversion pour les nazis, il sera hostile à la logique du procès de Nuremberg. Les nazis sont à ses yeux méprisables, non pas en raison de leur comportement dans la guerre elle-même, mais tout d'abord en raison de leurs méthodes politiques. Ce sont des voyous politiques et cela s'est vu d'abord dans leur conquête du pouvoir : c'est dès ce moment qu'il les a jugés une fois pour toutes, et, pour exactement les mêmes raisons mis dans le même panier que les bolchéviques. Ils ont ensuite aggravé leur cas, même par rapport aux bolchéviques, en raison de leur bellicisme. L'agression militaire est pour Churchill la pire faute d'un chef d'Etat car, sachant hiérarchiser les choses, en dépit de son goût pour l'action et pour l'héroïsme, Churchill admet que la paix, quoique ennuyeuse, vaut mieux que la guerre, et son comportement politique a toujours consisté à la rechercher lorsqu'elle était compatible avec son idée de la justice et de la dignité. Les nazis sont condamnables enfin pour leur mépris de la parole donnée, et ce qui en est un cas particulier, pour leur traitement inhumain des prisonniers de guerre.

On peut aller plus loin dans la description du rapport que Churchill entretient avec la guerre et de la destruction en tant que réalité humaine. Son biographe William Manchester raconte sa réaction à un incendie survenu chez des amis. De tous les invités présents, il avait été le seul à entreprendre d'éteindre le sinistre, et il s'y était consacré avec beaucoup d'énergie. Mais tous ses efforts avaient été vains. La surprise était venue lorsque, commentant l'événement après coup, il l'avait décrit comme piquant. Le mot anglais est 'fun'. Pourtant, la maison était ancienne et pleine de tout un héritage du passé. Les propriétaires étaient effondrés, et lettré et artiste lui-même, Churchill était parmi les plus susceptibles d'en ressentir la perte avec eux. Mais son goût de l'action va jusqu'à le rendre sensible à ce bon côté des catastrophes qu'elles interrompent l'ennui toujours menaçant de l'existence.

Ce que Churchill craint plus que tout, c'est une vie vide et ennuyeuse, et rien n'est plus ennuyeux que la paix, où, en dehors de la politique, qui n'est qu'une guerre à fleurets mouchetés, on ne peut plus guère se rabattre que sur le polo, le champagne, et les voitures de sport. Tout jeune, il était déjà de ces enfants dont on dit qu'ils ne rêvent que plaies et bosses : ses contemporains le savaient et c'est pour cela qu'ils se méfiaient de ce qu'il pourrait faire du pouvoir. Avec un Ernst Jünger du côté allemand, il fait partie de cette famille d'esprits qui, tout en détestant la cruauté, la souffrance et la mort, n'étaient pas revenus pacifistes de l'expérience des tranchées. Dégoûtés, oui, mais pas seulement. Non pas non plus qu'il ait approuvé la façon dont la haute hiérarchie militaire avait conduit les opérations. Pour leur mépris de la vie humaine dans leurs absurdes offensives frontales, il a fait de Kitchener et de Haig ses ennemis personnels. Mais en même temps, si la guerre qui se propose lui est insupportable, et surtout le déçoit, - "War today is bare - bare of profit and stripped of all its glamour-", il ne se résout pas à condamner le concept. Cela découle de sa maxime de vie : "Live dangerously; take things as they come, dread naught ; all will be well". La guerre, comme le sport, possède une dimension de jeu potentiellement délectable. 'Was it not delicious?' est le commentaire qu'il fait à Clemenceau d'une visite sur la ligne de front au cours de laquelle ils s'étaient retrouvés sous le feu de l'artillerie allemande. Et il récidivera au début 1945, venant avec Montgomery assister sur le Rhin à son franchissement par les premiers groupes d'assaut alliés. Une autre fois,

alors qu'il effectuait une de ses tournées d'inspections, il avait insisté pour que le croiseur de la Royal Navy qui le transportait participe à une opération de guerre qui se déroulait à proximité.

Pour Churchill, la guerre après 1915 est devenue beaucoup trop sanglante et inhumaine, mais elle reste pourtant excitante. Comme la politique ou le polo, elle est fun. Même Dresde l'est encore un peu, et, si cela n'avait pas été totalement impossible, il aurait bien pris les commandes de l'un de ces Lancaster. Et d'ailleurs, lorsque son secrétaire particulier, John Colville, qui est également pilote de chasse, demande un congé pour rejoindre une escadrille, Churchill est d'abord réticent : mais la raison profonde, qu'il garde pour lui, c'est, bien entendu, qu'il est un peu jaloux. Eux s'amuse, et moi ici, je m'ennuie avec des amiraux, des généraux et des politiciens tristes : voilà ce qu'il se dit dès qu'il n'est plus en voyage et près du front où se passent les choses intéressantes.

Pour Churchill, la guerre est aussi un grand jeu, et rien n'était plus étranger au sens churchillien du fair play que de se limiter dans la guerre aux moyens conventionnels : et si certains de ces moyens impliquaient le feu, le risque, et la vitesse, ils avaient les plus grandes chances de trouver son agrément. La ligne qui va de la résolution encore imprécise de juin 1940 à l'apothéose du projet que représente l'incinération de Dresde était donc toute tracée. Inutile de croire, donc, que Churchill ait pu se sentir en contradiction avec lui-même devant les conséquences de sa politique de terreur aérienne. Il les a assumées jusqu'au bout, même si, nous le verrons, il a fini par souhaiter d'y mettre fin.

Le bombardement des villes allemandes, qui devait prendre une telle ampleur, aurait-il pu, en l'absence de provocation allemande, ne pas avoir lieu ? C'est bien improbable si l'on tient compte des termes de la note par laquelle Churchill, dès le 8 juillet 1940, avait donné instruction à Lord Beaverbrook de mettre en place un plan de construction à grande échelle d'une flotte de bombardement stratégique : "When I look round to see how we can win the war I see that there is only one sure path. We have no continental army which can defeat the German military power. The blockade is broken and Hitler has Asia and probably Africa to draw from. Should he be repulsed here or not try invasion, he will recoil eastward, and

we have nothing to stop him. But there is one thing that will bring him back and bring him down, and that is an absolutely devastating, exterminating attack by very heavy bombers from this country upon the nazi homeland. We must be able to overwhelm them by this means, without which I do not see a way through" (Churchill, cité par John Terraine, 'The Right of the Line', p.259.)

C'est Churchill en personne qui l'avait résolu, dans le prolongement de la doctrine militaire établie de son pays, dès le moment où l'Angleterre s'était retrouvée seule dans la guerre : entre l'Allemagne et l'Angleterre, la guerre ne serait pas principalement terrestre, mais aérienne. Et on ne se contenterait pas de représailles ou de dissuasion. Mais Churchill n'était pas seul de son avis. Dans l'entre-deux-guerres déjà, la doctrine alliée était de s'en prendre « aux industries et au moral de l'ennemi » : c'est à dire que la doctrine du terrorisme aéroporté était déjà formée. Le professeur Overly, historien de la seconde guerre mondiale, explique : « The British government assumed that in any war with the new Germany the indiscriminate attack of British cities from the air would be a central part of the German war plan. The bombing 'striking force' as it was known, was therefore developed to counter the specific German threat. However, the record now shows that the German air force had no such plan. The German air service was built up in the 1930s as a tactical force. Plans for long-range bombers capable of attacks on the enemy economy were still in their infancy in 1939. But the British Government could not know this –it expected the worst of the Third Reich and prepared accordingly ».

Il faut mesurer les conséquences. La grande décision prise en décembre 1940, c'est celle d'entrer dans une escalade de la violence par rapport à un régime nazi qui est lui-même à peu près sans limites par rapport à l'usage de la violence. A Londres, et pas seulement dans le camp de la réconciliation avec Hitler, il y a presque comme l'esquisse d'une vacillation devant une perspective aussi sombre. L'idée d'une utilisation purement dissuasive de ce moyen essentiellement terroriste qu'est le bombardier lourd est brièvement évoquée. Il est envisagé de publier à l'avance la liste des villes allemandes retenues comme devant être détruites si les bombardements allemands se poursuivaient. Mais une telle condition ne résistera

pas à la possession de l'arme effectivement développée, et la proposition apparaît comme pour un ultime salut à ce genre de demi-mesure. Il est toujours difficile de résister à la tentation de se servir au maximum des armes dont on dispose. Et de toutes façons, du côté allemand, même après la fin du Blitz au printemps de 1941, les horreurs ne cesseront jamais, et ne feront que se diversifier et prendre de l'ampleur dans toutes les directions possibles : ce qui rendait difficile de justifier la moindre retenue.

En contraste absolu avec ces projets d'avenir, la naïveté populaire était telle qu'au moment de l'armistice de 1918 quelques petits propriétaires allemands, ayant perdu leur maison dans des bombardements un peu aléatoires, eurent le front de demander des compensations au gouvernement britannique (R.J. Overy, 'Bomber Command, 1939-1945, Reaping the Whirlwind', Silverdale Books, p13). Le droit ancien leur donnait raison : il précisait bien qu'il était interdit aux armées de s'en prendre délibérément aux civils et à leurs biens. "The intentional bombardment of civil populations is illegal... Bombardment must be carried out in such a way that there is a reasonable expectation that damage will be confined to the objective and that civilian population in the neighbourhood are not bombarded through negligence", disaient alors les instructions de la Royal Air Force (Air Ministry, 'Instructions governing air and naval bombardment', cité par R.J. Overy, 'Bomber Command' p30). "Le bombardement intentionnel des populations civiles est interdit" : on a peine à croire que cinq ans à peine séparent cette directive anglaise de la destruction de Dresde. Ce fut un des traits de la 'drôle de guerre' que pendant toute sa durée la Royal Air Force eut pour instruction de ne procéder à aucune opération qui risquât de mettre en danger des civils, mais de même que les lois du capitalisme libéral ne valent que lorsqu'elles n'ont pas lieu de s'appliquer, les affaires étant bonne et les banques n'ayant pas besoin d'être renflouées, c'est le propre des lois de la guerre qu'elles ne valent qu'en temps de paix. Il allait falloir en rabattre, du côté de ce que les démocrates appellent 'humanisme', et les communistes 'valeurs petites-bourgeoises'. Car si le bombardement intentionnel des populations civiles était illégal en 1940, l'instrument qui le rendait techniquement possible existait. Il avait été préparé en fonction d'une logique ancienne et irrésistible : toujours être en mesure de faire à autrui ce qu'autrui

pourrait être tenté de vous faire. Et il n'y a pas d'exemple qu'un instrument que l'on a fabriqué ne finisse pas par rencontrer les circonstances qui en rendent l'utilisation indispensable.

Au cours de sa carrière, Churchill s'était d'abord surtout intéressé à la marine parce qu'elle était l'arme reine pour un impérialisme planétaire. Mais c'est fini. Quelques principes demeurent pourtant, tirés de la guerre sur mer, que l'on transpose à l'aviation. Il note dans ses mémoires, à propos de son First Sea Lord, qu'il est l'homme susceptible de perdre la guerre en un quart d'heure : parce que c'est le temps qu'il faut pour perdre toute une escadre, comme un jour le Hood, et une autre fois le Prince of Wales et le Repulse seront coulés en quelques minutes par des forces comparativement moins puissantes. Or, tout comme l'affrontement entre des escadres de grandes unités navales, la guerre aérienne ressemble à un combat de gladiateurs munis d'épées très acérées, mais dépourvus de boucliers. Il ne faut pas comparer, écrit-il, les grands navires de surface, et même les cuirassés, à des chevaliers en armure, mais à des coquilles d'oeufs brandissant des massues. Dans le combat naval moderne, étant donné le calibre des canons, la victoire est acquise dès les premières touches. D'où l'importance de tirer vite et juste : ce qui a toujours été le point fort des Anglais. Il faut aussi si possible tirer de plus loin que l'ennemi : d'où la supériorité conférée par la taille, pour laquelle les Allemands, avec des unités comme le Bismarck, ne sont pas en reste.

L'avion lui aussi, et plus encore désormais que le navire de guerre, est terriblement dangereux. Il est désormais l'arme décisive : il en découle que la pire faute serait de le laisser aux mains de l'ennemi. L'implication personnelle de Churchill dans tout ce qui concerne l'aviation est particulièrement marquée. Avec son ami personnel T.E. Lawrence, il fait partie de ces jeunes gens qui voient l'aviation naître sous leurs yeux et qui sont immédiatement convaincus de son grand avenir. La déréliction dans laquelle les gouvernements britanniques des années trente ont laissé la Royal Air Force est le scandale qu'il soulève avec le plus de véhémence à la Chambre des Communes. Et l'on comprend donc qu'en 1940 il ait accepté facilement les conceptions de Sir Charles Portal, qu'il a nommé chef du Bomber Command, selon lesquelles une des cibles les plus utiles dans une

guerre était le moral de l'ennemi et la capacité pour la population de soutenir l'effort de production industrielle.

Que de toutes les armes nouvelles, l'aviation soit la plus déterminante, c'est depuis toujours une opinion personnelle de Churchill. Churchill avait depuis longtemps pris conscience du potentiel déterminant de l'arme aérienne. Dans un premier temps, il l'avait détestée pour cela : « Owing to the unlucky discovery by an immature civilization of the internal combustion engine and the art of flying, a new weapon of national rivalry has leapt upon the scene capable of altering much more rapidly the relative war-power of states ». On le voit cependant tout de suite, l'inquiétude provient surtout du bouleversement prévisible dans les rapports de force. L'avion crée une nouvelle rivalité : cette rivalité est un fait de l'existence des nations. L'Angleterre n'a pas d'autre choix que de construire sur ce terrain nouveau une supériorité équivalente à celle dont elle disposait jusque là. La résolution de faire un jour la guerre aérienne s'inscrit dans la même phrase qui semble en regretter l'émergence. L'attitude est totalement pragmatique. L'analyse dépasse le cadre de la bataille d'Angleterre : ce sont les moyens traditionnels de la puissance britannique dont Churchill constate l'obsolescence. Cette obsolescence découle du fait nouveau que représente l'arme aérienne. C'est donc une reconsidération des moyens de la puissance que Churchill engage lorsqu'il décide que l'Angleterre doit conquérir la maîtrise de l'air. L'aviation à partir de 1942 devra être ce que la marine avait été jusque là : le moyen principal de la guerre. Or, il se trouve que techniquement le mode d'application de la puissance aérienne est le bombardement de terreur. L'aviation ne permet ni de conduire un blocus, ni de débarquer une armée, ni de conquérir un territoire, mais elle peut menacer un pays globalement, dans sa substance même, détruire son industrie, ses infrastructures, ses populations : tels seraient désormais les moyens de la victoire militaire et donc de la domination planétaire.

Pour Churchill, il était clair dès juillet 1940 que la meilleure défense serait l'attaque. Pour conduire une offensive selon ses conceptions, il lui faudra remanier les états-majors. Il s'attirera des haines féroces et qui durent jusqu'à ce jour. Mais il saura repérer et promouvoir les militaires technophiles et sans états

d'âme qui lui sont nécessaires : des hommes comme Portal et Harris, pour qui la guerre n'est pas affaire d'honneur, mais consiste à détruire l'ennemi. Des hommes de bureau, tout à fait étrangers à l'esprit de Balaklava, indemnes de l'hostilité avec laquelle la plupart des militaires professionnels accueillent les nouveautés techniques qui bouleversent l'art de la guerre tel qu'ils l'ont péniblement appris ! Il faut se souvenir comme dans la Grande guerre les généraux ordinaires ont méprisé l'avion, le char, minimisé la létalité des mitrailleuses ! Seuls les Allemands ont d'abord joué la nouveauté, avec les gaz. Churchill sur ce terrain les suit et il les dépasse. Et il remplacera ses généraux jusqu'à ce qu'il ait trouvé, dans la profondeur des organigrammes, des officiers selon son goût. Pour les caractériser, disons le mot, inventé pour d'autres par Hannah Arendt : des criminels de bureau.

A la fin septembre, Sir Charles Portal devient Chief of the Air Staff. Avec Harris, il sera pendant toute la guerre, l'homme des bombardements massifs sur les villes allemandes. Avec eux, Churchill avait trouvé des personnalités très différentes de lui, mais complémentaires : les comptables minutieux de la mort, au service de ses vastes conceptions. Plus d'arrière-pensées humanistes de ce côté là, mais la froide rationalité calculante des armées mécanisées. Des organisateurs qui, adossés à une énorme société militaire, fixeraient les rythmes, interdiraient tout retour et même toute inflexion. Il est bien possible que Churchill n'ait pas perçu cette contradiction entre son goût de la mobilité stratégique et l'entrée dans une campagne qui allait mobiliser tant de moyens et nécessiter une planification à si long terme qu'elle allait l'obliger à renoncer à beaucoup d'autres idées potentiellement plus utiles. Peut-être s'est-il à son corps défendant trouvé entraîné plus loin qu'il n'aurait voulu. D'étape en étape, rallonge de crédits après rallonge de crédits. *Throwing good money after bad*. Ce qui s'est fait sentir est une force supérieure à tout homme d'état : le poids de ce que l'on n'appelait pas encore la technostucture. Le tenant de la manoeuvre, de la découverte et de l'attaque des points faibles, de l'opération audacieuse qui frappe sévèrement l'ennemi avec des moyens limités va se laisser enfermer dans une guerre d'attrition. L'association de Churchill avec Harris, c'est la complémentarité de la carpe et du lapin.

En même temps, à l'automne de 1940, Churchill n'a en vérité pas le choix : il fait la guerre que son pays a préparée, et son pays a préparé la guerre qu'il pensait qu'on lui ferait. Une guerre impitoyable, et hors de toute la légalité internationale préexistante. Le massacre indiscriminé des populations. Telle serait la guerre anglaise, et c'est prévu comme ça depuis le début. Mais à cette nécessité matérielle, épocale, dirait Heidegger, Churchill se prêtait sans la moindre arrière-pensée. Cela se voit au mieux à la façon qu'il a de ne jamais aborder ce sujet comme un problème. Et ce n'est pas après la défaite en France que le bombardement aérien devient dans son esprit le moyen principal de la guerre. Dès après le bombardement sauvage de Rotterdam par les Allemands, Churchill considéra que le temps de la retenue était passé. Avec l'effondrement français et la menace d'invasion les derniers scrupules s'évanouirent du côté britannique. A partir de l'automne 1940, une fois remportée la bataille défensive de l'été et devant la perspective de la guerre à mort contre le régime nazi, l'Angleterre choisit le bombardement anti-cités comme stratégie principale, et le développement du Bomber Command, arme offensive aérienne, devint l'essentiel de son effort industriel.

Pour l'Angleterre, il y aurait donc une bataille défensive : celle que l'on devait appeler la bataille de l'Atlantique, et une bataille offensive, qui serait aérienne. Pour celle-ci, Churchill s'inscrivit d'emblée, tout comme Hitler, dans une logique terroriste, sans doute parce que c'était dans la nature de l'instrument militaire qu'il entendait privilégier : l'aviation de bombardement, qui ne permet pas de mettre des armées en déroute, de faire des prisonniers, d'occuper des territoires. Une arme qui se limite par nature à une pure capacité destructrice, et qui, de par son imprécision et la généralité de ses dévastations, affecte les populations davantage qu'elle n'incapacite les forces militaires. Une arme par nature terroriste.

L'idée d'une guerre d'extermination au moyen de bombardements aériens, émergeant en septembre 1940, est donc avant tout celle de Churchill lui-même : car ce moyen correspond à sa mentalité. Churchill avait prévu la bataille d'Angleterre et le Blitz bien avant l'événement, et c'est lui personnellement qui accouche du projet de répondre coup pour coup à Goering sur ce plan, mais avec

cent fois plus de violence. C'est, et il y voit, son projet stratégique majeur dans la seconde guerre mondiale. Les bombardiers passent toujours. La contrepartie, c'est seulement qu'il faut accepter des pertes très élevées, et même, pour être tout à fait clair, considérer les avions individuels, et leurs équipages, comme des munitions à consommer plutôt que comme une troupe. Les chances de survie des aviateurs du Bomber command au long des campagnes de terreur conduites contre l'Allemagne s'établirent aux environs de 2,5 pour cent en 1943.

Le mitrailleur de queue d'un Lancaster, poursuivi par un chasseur allemand de dernière génération, et qui devrait répondre avec des mitrailleuses de petit calibre à des canons beaucoup plus puissants savait qu'il allait à une mort pénible, obscure, et quasiment certaine. Il était l'avatar moderne du galérien enchaîné sur son banc de nage, paria d'une armée structurée selon les lignes de la société de classe, razié dans les tavernes pour servir sous le fouet. Et couler avec ses chaînes. Comme la vie en général, la guerre, dans la société de classe n'a pas la même teneur pour tout le monde. Pour un Closterman elle est surtout l'occasion de piloter quelques uns des meilleurs avions de tous les temps, et une extension de sa liberté, en dépit du risque de mourir en plein ciel. Pour d'autres elle radicalise sans contrepartie le malheur d'être né pauvre. Dans la Royal Air Force il allait y avoir un monde entre l'esprit qui régnerait dans la chasse, colonisée par les jeunes aristocrates issus des public schools, et celui qui prévaudrait dans le Bomber command prolétarien. Que Churchill ait pu noter avec satisfaction que dans la chasse il y eût aussi des anciens élèves de l'enseignement populaire et gratuit souligne que ce trait démocratique était une exception.

Nous avons à ce propos un témoignage de l'automne 43, début du développement à grande échelle de la guerre aérienne. Ayant fait un atterrissage d'urgence sur un aérodrome de Bomber Command, le jeune aristocrate John Colville, secrétaire particulier de Winston Churchill mais aussi pilote de chasse dans la RAF, raconte : « It was only a few miles from Cambridge and I asked if I might have transport to the railway station. The duty officer said yes but I must await the take off of that night's raid ; for it was a bomber airfield, lined with Lancasters and Halifaxes due for inclusion in a gigantic assault on Berlin. So I stood outside a

hangar and watched one tree-ton lorry after another debouch a hundred or more young men, who walked silently and unsmiling to their allotted aircraft. Accustomed as I had already become to the gaiety and laughter of fighter pilots, I was distressed by the tense bearing and drawn faces of the bomber crews. At that time, late in november 1943, some eighty percent were failing to complete unscathed their tours or thirty operations. Of courage they had plenty but there was nothing but lip-biting gloom registered on those faces ». (John Colville, *The Fringes of Power, Downing Street diaries 1939-1955*. Orion Books, 2005)

A tous points de vue, Bomber Command, instrument de terreur marqué par la domination serait une force de la nuit.

8. Blitz et contre-blitz

Le déroulement chronologique de l'escalade barbare qui ne se conclurait qu'avec les tout derniers jours de la guerre est donné en détail dans le livre de John Terraine 'The Right of the Line', une histoire de la Royal Air Force publiée dans la 'Wordsworth Military Library', auquel j'emprunte un certain nombre de faits de dates et de citations.

Le 7 septembre, Goering se déplaça en grande pompe et en compagnie de nombreux officiers supérieurs qu'il tenait à impressionner jusqu'aux rives de la Mer du Nord. Une photographie a été conservée de Goering, qui le représente debout face à la mer, observant avec ses séides les falaises de Douvres, comme s'il avait voulu assister en personne à l'ultime phase de sa bataille contre l'Angleterre. Churchill était venu à Douvres le 28 août, lendemain du premier raid sur Berlin. Les deux protagonistes majeurs à ce stade de l'empoignade globale semblaient se défier personnellement, de part et d'autre de la Manche. Les vagues de bombardiers qui passent au-dessus de la tête du Reichsmarschal, ont pour la première fois Londres pour objectif et c'est la plus grosse formation d'avions jamais vue : 350 bombardiers et plus de 600 chasseurs. Elle fait plus de trente kilomètres de large.

Dissimulant leurs intentions, les Allemands réussirent à atteindre Londres par surprise avant que la chasse anglaise réagisse, un peu avant cinq heures de l'après-midi. Les quartiers des docks furent durement touchés. Il y eut environ 500 morts et 1500 blessés parmi les habitants. Quarante appareils allemands furent abattus, et trente britanniques.

L'attaque de jour fut suivie d'une attaque nocturne de 200 appareils. Après cela, les raids vont se succéder nuit après nuit. Ce que les Britanniques appelèrent le grand Blitz va durer jusqu'en mai 1941.

Les historiens s'accordent à dire que ce changement de stratégie a sauvé la RAF. La pression sur les installations de la RAF en était diminuée d'autant. De plus, la défense des villes impliquait un engagement moins intense des pilotes de chasse britanniques. Pour des attaques sur Londres et au delà, les chasseurs d'escorte allemands étaient à la limite de leur rayon d'action. La défense consista à les attaquer à l'arrivée pour les user dans des combats tournoyants, puis à attendre les bombardiers au-dessus de Londres avec d'autres effectifs, avant de les poursuivre au retour. On leur menait la vie dure, avec un nombre de sorties divisé par deux par rapport à la défense des régions littorales.

Le grand Blitz sur Londres, le premier Blitz, durera 57 jours et nuits en tout. Londres fut à nouveau bombardée le 8 septembre, puis dans la nuit du 8 au 9, puis le 11, et encore le 14. Les pertes civiles et les destructions sont impressionnantes. C'est à cette époque que les londoniens prirent l'habitude de se réfugier dans le métro, non pas en raison d'une consigne officielle, mais en dépit des consignes. C'est à ce moment aussi que parut avec une importance toute nouvelle une figure désormais légendaire de la vie anglaise pendant la guerre : le 'fire warden'. La balle était passée dans le camp des civils.

La plus grande attaque de jour sur Londres eut lieu le 15 septembre 1940 : cette date est considérée comme le moment suprême de la Bataille d'Angleterre ('Battle of Britain Day'). Ce jour là, la défense mobilise plus de trois cents chasseurs des 11ème et 12ème groupes de chasse. Par coïncidence, Churchill est en visite au quartier général de Park, à Uxbridge et il assiste au travail de l'état-major de la

chasse, dont l'intervention massive transforme en échecs cuisants les deux attaques de la journée. Alors que Goering faisait courir le bruit que la chasse anglaise était pratiquement exterminée, Park arrive en effet à concentrer ses effectifs assez habilement pour qu'ils jouissent d'une supériorité numérique, et il en résulte que non seulement les bombardiers allemands n'atteignent pas leurs objectifs, mais qu'ils subissent les plus lourdes pertes en une seule journée depuis le début de la guerre : 56 appareils (la presse anglaise en annonça 183), contre 26 du côté britannique (les Allemands en annoncèrent 79). Pour Goering, l'échec est sensible : à preuve la série de réexamens stratégiques qui suivent immédiatement. Dans un premier temps, dès le 17, il est décidé de revenir aux attaques contre les bases de la RAF, mais avec des escortes renforcées. En revanche, les raids massifs de jour comme ceux de la veille sont abandonnés. Seules les attaques de nuit contre Londres continuent : une stratégie qui devient principale dix jours plus tard, en s'élargissant à l'ensemble des centres urbains britanniques.

Par ailleurs, le 17 septembre également, tirant les conséquences des résultats de la guerre aérienne, Hitler décidera de repousser l'opération Seelowe indéfiniment, et c'est de façon superfétatoire que les Britanniques, qui l'ignorent, lanceront le 19 un raid de nuit contre les concentrations de troupes et de moyens de débarquement repérés dans les ports de la Manche. Il est clair désormais que l'Angleterre ne sera pas envahie et qu'elle restera dans la guerre. Avec l'automne et ses brumes, ce qui restera connu comme la bataille d'Angleterre s'éteint progressivement, laissant entièrement la place à la guerre des villes. Winston Churchill dit avoir été convaincu à cette époque que, n'ayant pas obtenu la maîtrise des airs, les Allemands n'essayeraient plus de débarquer en Grande-Bretagne. La décision en réalité est prise depuis plus de deux mois, et l'on doit admirer chez Hitler le talent qu'il avait de terroriser ses victimes avec de simples ombres projetées. Churchill aurait pu d'ores et déjà faire le bilan que l'on trouve dans ses mémoires pour l'année écoulée : "Nothing surpasses 1940. By the end of that year, this small and ancient island, with its devoted Commonwealth, Dominions and attachments under every sky, had proved itself capable of bearing the whole impact and weight of world destiny. We had not flinched or wavered. We had not failed. The soul of the British people and race had proved invincible. The citadel of the

Commonwealth and Empire could not be stormed. Alone, but upborne by every generous heart-beat of mankind, we had defied the tyrant in the height of his triumph."

9. Les contraintes techniques

Le 23 septembre 1940, après quinze jours de Blitz sur Londres, Portal a monté un grand raid nocturne de 120 bombardiers sur Berlin, qui cette fois n'a plus le caractère symbolique du précédent. De part et d'autre, la guerre aérienne a pris son caractère de guerre contre les civils. Pendant tout ce temps, Hitler réplique et rend coup sur coup. Le 3 novembre 1940 est la première nuit sans bombardement sur Londres depuis le 7 septembre. La terreur n'ayant pas eu l'effet politique attendu, Hitler pense qu'il faut au moins s'en prendre au potentiel productif de l'ennemi, en espérant l'empêcher de devenir à son tour une menace majeure. Changeant à nouveau de stratégie, la Luftwaffe disperse désormais une partie de ses attaques sur l'ensemble des villes industrielles britanniques. Bomber command rend la pareille sur les villes allemandes. Le 8 novembre 1940, la RAF bombarde Munich, et le 13 pour la première fois Cologne. Le raid sur Cologne fut le premier considéré comme massif à l'époque, parce qu'il mettait en jeu 134 appareils. Encore ne s'agissait-il que de bimoteurs d'ancienne génération. La supériorité de moyens est encore du côté allemand, quoique une proportion croissante des moyens de la Luftwaffe soient affectés à la préparation de Barbarossa et déplacés vers l'Est.

Après la première attaque de la RAF sur Cologne, les attaques de la la Luftwaffe contre les villes anglaises connurent un regain d'intensité. Cette fois - est-ce parce qu'ils avaient tiré la leçon des opérations anglaises ? - les Allemands semblèrent avoir saisi l'intérêt des assauts concentrés. L'attaque de Coventry, le 14 novembre, fait plusieurs centaines de morts. Puis Londres est visée à nouveau le 15 novembre, et Birmingham à trois reprises entre le 19 et le 23, faisant huit-cents morts. On n'était pas encore accoutumé à des massacres pareils. Churchill s'arrache les cheveux mais en dépit des efforts les plus acharnés de ses équipes de

stratèges, d'inventeurs et d'analystes, on ne trouve pas de parade. Les bombardiers passent toujours.

Pendant une semaine, il n'y a presque plus de raids de nuit sur Londres. A la place, la Luftwaffe attaque les villes portuaires : Southampton, Liverpool, Plymouth, et aussi Sheffield, Leeds, Manchester, Glasgow. Le 24 novembre, c'est le tour de Bristol, puis Londres à nouveau. Le 28 la City est sérieusement touchée. Il n'y a pas de parade : ainsi que l'avait analysée Churchill, la guerre aérienne ressemble à un combat de gladiateurs munis d'épées très acérées, mais dépourvus de boucliers. On abat beaucoup de bombardiers, mais les bombardiers passent toujours, et occasionnent des dégâts spectaculaires. La seule défense, c'est l'attaque. Le 13 décembre 1940, la campagne d'attaques massives et systématiques sur les villes allemandes (opération Abigail) conçue par Churchill avait été acceptée par le Cabinet en dépit de quelques objections, vite balayées, d'ordre légal et moral. Churchill est arrivé à ce concept par imitation de l'attaque allemande sur Coventry du 14 novembre, et en représailles contre elle. Cologne d'un côté, et Coventry de l'autre, deviennent, de l'aveu des stratèges, les modèles à suivre.

En réponse, du côté anglais, un premier raid aura lieu sur Mannheim le 16 décembre 1940, puis la guerre aérienne continuera sans trêve de Noël. Le 29 décembre 1940 a encore lieu une attaque spectaculaire sur Londres. La City est en flammes, mais aussi frappante cette attaque soit-elle pour la population, c'est aussi un des derniers succès de l'aviation de bombardement allemande. Les Britanniques répliqueront par une attaque sur Brême. Le 10 janvier 1941, la Luftwaffe bombardera encore Portsmouth, mais lorsque le 31 janvier 1941 Londres sera à nouveau bombardée, et en plein jour, ce sera pour la première fois depuis plusieurs semaines. Avec l'hiver, les attaques s'espacent du simple fait des éléments.

Les opérations ne reprennent vraiment qu'au printemps 1941, après une pause de deux mois due au mauvais temps. Le Blitz allemand reprend en visant essentiellement les ports : Londres et Portsmouth le 8 mars, Manchester et Salford le 11, la Clyde les 13 et 14. C'est le second Blitz. Portsmouth et Londres sont attaqués à nouveau en avril, ainsi que Plymouth, Bristol, Hull et Belfast. Coventry

est attaquée une nouvelle fois le 8 avril 1941, et Bristol le 11, à la veille d'une tournée de Winston Churchill. Puis un nouveau raid de nuit frappe Londres le 16, et encore le 19, après un raid de représailles sur Berlin. Car la RAF réplique et rend coup pour coup. Dans la première moitié de 1941, des opérations de moins de 150 appareils frapperont à nouveau Cologne et Mannheim, puis Berlin le 17 avril 1941. Le flux des bombardements s'était équilibré.

Le 2 mai, Churchill visite Plymouth et se montre très affecté par les destructions. Mais le moral de la population ne faiblit pas, et l'Angleterre voit le bout du tunnel : en juin, les forces stratégiques allemandes seront transférées à l'Est en préparation de l'attaque de l'Union soviétique, et ce sera la fin des bombardements sur l'Angleterre. Les plus grands soucis des Britanniques seront désormais ailleurs : dans les Balkans, en Afrique du Nord et dans l'Atlantique. Une fois passée la menace d'une invasion, la plus grande crainte de l'Angleterre, c'est de mourir de faim. A l'approche du printemps, les pertes navales demeurent inquiétantes. C'est en avril 1941 qu'elles ont atteint leur maximum.

Le 8 mai 1941, la RAF effectue son raid le plus massif à ce jour contre l'Allemagne. Il comporte 380 avions : ce qui semblait énorme à l'époque. En retour, le samedi 10 mai 1941, jour de pleine lune, a lieu une nouvelle attaque incendiaire contre Londres. La Chambre des Communes est touchée et rendue inutilisable. Mais c'est le bouquet final du grand Blitz, car il n'y aura plus d'attaques aériennes allemandes avant l'arrivée des armes nouvelles, fusées V1 et V2 et ce qu'on appellera le mini-Blitz de 1944. Les contraintes de la guerre sur deux fronts vont s'imposer. La composante de bombardement de la Luftwaffe a échoué et ne menacera plus l'Angleterre. Les Anglais ont eu de son fait près de 100.000 tués et blessés civils.

C'est à ce moment que Bomber command prend le dessus et déclenche une campagne qui ne fera plus que s'amplifier. La logique ultime de cette campagne de bombardements stratégiques anti-cités consistera à provoquer un délabrement des conditions de vie, un effondrement moral, voire une saignée démographique tels qu'ils pourraient suffire à acculer l'Allemagne à la capitulation. Mais ce projet, qui deviendra peu à peu parfaitement conscient pour de plus en plus

d'acteurs, et qui était en germe dans la pensée de Churchill dès juillet 1940 ne devint clair pour et explicite que peu à peu. Il ne fut pas non plus poursuivi sans tâtonnements. Il fut en réalité peu à peu modelé par les circonstances, et surtout par les contraintes techniques, elles-mêmes changeantes à mesure des progrès techniques. Le Bomber command ne fut pas immédiatement l'instrument qu'il devait être trois ans plus tard, et il ne fut pas non plus employé sous les formes terroristes dont les fascistes avaient conçu le prototype et qu'il devait porter à son état de perfection par la suite.

Au lieu de cela, l'effort initial consista à frapper des objectifs militairement significatifs, ce qui avec les moyens de guidage primitifs de 1941 n'était possible que par des bombardements de jour. Un problème ancien surgit immédiatement : le bombardier passe toujours, mais souvent il ne revient pas. Mais le rapport entre les pertes subies et les résultats obtenus fut ressenti comme insatisfaisant. Ce point n'allait jamais être amélioré en réalité, mais on ne le savait pas, et on ne s'était pas encore habitué à de telles hécatombes d'avions et d'aviateurs, comme on le fit par la suite. 'We cannot afford losses on that scale', commentait Churchill en novembre 1941. Mais bien pris en main par Harris et Portal, il devait en consentir de bien plus élevées par la suite.

On s'orienta donc vers les raids de nuit : et en l'absence à cette époque d'instruments de navigation et de visée efficaces, ceux-ci n'avaient pas la précision qui eût permis le ciblage d'objectifs militaires ni même industriels. Seules des agglomérations visées dans leur ensemble constituaient des cibles réalistes. C'est pour des raisons techniques que l'offensive contre le moral des populations, envisagée dès le départ à titre de bénéfice annexe, passait au premier plan. Sans que l'idée soit encore explicitement formulée, les populations civiles devenaient le coeur de cible.

C'est à ce point en effet que l'état des techniques oriente le cours de l'Histoire. Impossible, dans l'état des techniques de 1940-1941 de cibler de nuit des installations industrielles ou militaires. Trouver par n'importe quel temps une ville plongée dans l'obscurité était trop demander, et il arrivait que les bombardiers, tout à fait perdus dans la nuit allemande, larguassent leur cargaison de mort en

rase campagne faute d'avoir même trouvé l'agglomération qui leur avait été donnée pour cible. Mais il était devenu impossible de reculer sur ce projet minimal, faute de plan alternatif sur lequel se replier. A la fin de 1941, après une année de bombardements, le rapport Butt, qui partait de la supposition devenue erronée que l'instrument militaire devait avoir un effet militaire, conclut à l'inefficacité globale des bombardiers lourds en raison de leur imprécision : mais une stratégie globale avait été définie et il était trop tard pour en changer. John Terraine l'explique : "the abandonment of any really large –scale project in modern war amounts to a major victory for the enemy. It continues to be often asked why some of the great, costly offensives on the Western Front between 1914 and 1918 were not given up, either before they began or shortly after. This is the overwhelming reason. Each one represented an effort of production, of administration and of logistics which would be the main preoccupation of the army concerned for many months, perhaps a whole year; to give up could only be a grave defeat – without a battle. The same consideration applied in 1941." Plutôt que de changer de stratégie, le cours qui s'impose dans une telle situation consiste à déduire une doctrine des limites mêmes de l'instrument, puis de perfectionner l'instrument pour le mettre à la hauteur de la doctrine. Le bombardement de nuit avait produit la stratégie anti-cités et celle-ci fut poursuivie alors qu'elle était inefficace, jusqu'à ce qu'elle devienne efficace à force de franchir des seuils à la fois dans la technologie et dans le consentement à l'horreur. Les énormes pertes encourues furent contrebalancées par un énorme développement industriel et scientifique, et par le recrutement massif d'un personnel combattant sacrifié.

Le fascisme moderne de la guerre totale connaît en pratique deux grandes écoles : l'une plus purement matérialiste tient qu'il faut annihiler physiquement l'adversaire, et l'autre, plus purement terroriste, compte pour ne pas devoir en venir à une telle extrémité sur la capacité de l'anéantir moralement. Parce qu'issu du vieil humanisme européen Churchill croyait davantage au ressort moral dans la guerre, et c'est lui qui est le véritable père de la doctrine qui conduisit au terrorisme pur de Dresde et de Hambourg. En dépit des réputations respectives des deux forces, les bombardements Américains, contrairement à ceux des Anglais, se concentrèrent sur les objectifs industriels et militaires, les dommages occasionnés

aux civils, quoique vastes en raison des méthodes utilisées demeurant le plus souvent accidentelles : et la participation américaine au bombardement de Dresde fait de ce point de vue exception. Mais dès 1942 les divergences philosophiques mineures quant aux effets attendus des bombardements massifs était de peu de conséquence, car la ligne d'action qui en résultait était la même : les populations civiles étaient devenues la cible principale, et non collatérale, des opérations militaires. Il s'agissait déjà de la politique qui consisterait au Vietnam à éteindre la guérilla communiste en exterminant la paysannerie qui la nourrissait.

Harris, déployant l'inspiration Churchillienne, se fit le gardien intransigeant d'un emploi pragmatique de l'arme dans le sens de la terreur maximale, par opposition aux emplois tactiques et même strictement militaires. Il emporta presque toujours la décision. Lorsque la Royal Air Force déversait des milliers de bombes au phosphore sur les quartiers résidentiels de Hambourg, Berlin ou Cologne, il ne s'agissait ni d'opérations strictement militaires, ni même de représailles symboliques par rapport aux actions comparables et réciproques des Allemands, plus tôt dans la guerre, mais simplement de l'attaque la plus meurtrière possible à un moment donné. Il ne s'est jamais agi non plus de punir les nazis pour la barbarie de leurs moeurs. On doit supposer que l'Angleterre aurait opéré de la même façon face à tout autre ennemi qui aurait représenté le même degré de menace.

La directive de l'Etat-Major des forces aériennes du 14 Février 1942, reçue par Arthur Harris lorsqu'il est nommé à la tête du Bomber Command énonce : 'It has been decided that the primary object of your operations should now be focused on the morale of the enemy civil population and in particular, of the industrial workers.' Lübeck fut la première victime de la nouvelle stratégie, non pas parce qu'elle était militairement significative, mais parce que, ne l'étant pas, elle était peu défendue. 'Not a vital target', écrivit Harris 'but it seems to me better to destroy an industrial town of moderate importance than to fail to destroy a large industrial city... It was conclusively proved that even the small force I had then could destroy the greater part of a town of secondary importance.'

Il s'agissait à Lübeck d'expérimenter l'usage des bombes incendiaires. Puis ce fut le tour de Rostock. 'A convincing demonstration of what could be achieved by the tactics of concentrated incendiaryism' dit l'Histoire Officielle de la deuxième guerre mondiale. Et en effet, en avril 1942, la ville est détruite aux sept dixièmes en quatre nuits successives et 100 000 personnes se retrouvent sans abri. A Londres, ce résultat est considéré comme satisfaisant. Dans les deux cas, les pertes humaines sont limitées. Les bombardements détruisent les villes, mais plus difficilement leurs habitants.

Un mois après Lübeck et Rostock, le 30 mai 1942, Harris, risquant toutes ses forces dans une seule opération, envoie mille bombardiers sur Cologne. A nouveau les pertes humaines sont limitées du côté allemand et l'impact économique est faible –on l'évalue à un mois de production. L'effet sur les opérations militaires réelles –les campagnes en Asie, au Moyen-Orient et en Afrique, et la bataille de l'Atlantique– n'est pas perceptible : mais le succès en terme de destruction urbaine est tel que ce type d'opération est définitivement adopté comme stratégie majeure.

Cologne demeurera comme l'étalon de ce que la stratégie britannique projette d'infliger à l'ensemble des cités allemandes. Commentaire de Churchill : « This proof of the growing power of the British Bomber Force is also the herald of what Germany will receive, city by city, from now on ». La démonstration faite à l'intention de l'ennemi de la détermination que l'on a de le détruire est ce qui permet de parler d'action terroriste. Il est possible que l'espoir ait subsisté, du côté britannique, de forcer Hitler par ce seul moyen à la capitulation. Peut-être aussi faisait-on seulement semblant d'y croire : car il était politiquement exclu d'admettre que les sacrifices déjà consentis avaient été vains. A ce point de la guerre, l'Angleterre consacre la moitié de son effort militaire au bombardement lourd. A terme, Harris planifie une attaque de mille bombardiers chaque semaine. Essen est visée le premier juin, Brême le 25, Düsseldorf le 31 juillet. Les pertes sont lourdes, et les nuages empêchent un bombardement efficace, ce qui explique le ralentissement du rythme observé dans les mois qui suivent. Pourtant, la stratégie d'ensemble est confirmée par l'Etat-Major interarmes le 30 octobre

1942 : ‘The aim of the bomber offensive is the progressive destruction and dislocation of the enemy’s war industrial and economic system and the undermining of his morale to a point where his capacity for armed resistance is fatally weakened.’ Churchill voulait faire plier Hitler à force de frapper le peuple allemand. Cela n’arriva pas. Le principe terroriste veut que ce soit le moins fou qui cède. Cela ne serait pas Churchill. Face à un chef tel qu’Hitler, la guerre aérienne ne pouvait que se poursuivre et se radicaliser. Car on n’avait encore rien vu. C’est en 1943, avec la constitution d’une flotte de bombardiers lourds significative que commencera véritablement le massacre des populations urbaines.

10. La question de l’efficacité

Comme raison d’être, mais secondaire, que l’on peut trouver à la campagne de bombardement terroriste il y avait ceci qu’elle était presque tout ce que Churchill pouvait offrir à Staline comme Ersatz de second front. Les relations entre Churchill et Staline s’envenimèrent assez vite après les premières ouvertures qui suivirent l’agression allemande contre l’Union soviétique, et l’agréable surprise qu’eut d’abord Staline en constatant qu’au lieu d’une réconciliation anglo-allemande, l’événement mettait l’animal marin dans le même camp que l’animal terrestre. Ensuite, Staline ne comprit jamais, et ne voulut jamais admettre que l’Angleterre ne se résolve pas très vite à venir se battre sur le continent européen, et la méfiance reprit le dessus. On avait presque promis un second front en 42. Et puis rien. 43 : toujours rien. L’Armée rouge en avait pourtant administré la preuve : il ne fallait pas avoir à ce point peur des Allemands. Ils n’étaient pas aussi invincibles que l’on imaginait. Or, bien à l’opposé de cela, un des arguments principaux au moyen desquels Harris avait vendu cette stratégie à Churchill – si tant est qu’il avait fallu la lui vendre, car il se l’était d’avance vendue à lui-même – c’était d’éviter un débarquement en Europe et de sanglants combats terrestres. Staline avait donc bien raison d’être sceptique, même si, la stratégie échouant à la fin, le second front avait bien fini par s’ouvrir, à un moment où son existence n’avait plus grande importance. En attendant, en 41, 42, 43, avant la bataille de Moscou, Stalingrad, Koursk et Bagration, les assauts contre les villes allemandes

n'avaient pas grand intérêt. Du point de vue soviétique, le principe de frapper l'Allemagne au coeur, quelles que fussent les modalités, était forcément acceptable, mais les résultats semblaient très insuffisants. Combien de divisions Bomber command retenait-il loin du front ? Pas une seule en vérité.

Pour déterminer si les bombardements stratégiques eurent une utilité quelconque pour faciliter la victoire terrestre sur la Wehrmacht, on peut se fonder sur les études générales qu'ont menées les historiens relativement aux grands facteurs de puissance qui ont déterminé l'issue de la guerre. Je prends ici en compte les travaux d'Adam Tooze, exposés dans son ouvrage *The Wages of Destruction*. Une conclusion s'en dégage : si l'on mettait de côté la question déterminante des effectifs militaires et de leur emploi, la guerre se joua surtout sur la question des ressources. A l'encontre de toutes les prédictions de l'état-major, la psychologie, qui est le ressort sur lequel table le terrorisme, jouerait peu, et pas dans le sens attendu. Hitler ne craquerait pas. L'armée resterait loyale. Le peuple allemand ne se révolterait pas. Même au dernier jour, Hitler une fois mort, certes soulagé que la fin soit venue, il n'accueillerait pas l'invasion avec des vivats, comme se l'était représenté Harris.

Après 1945 un débat eut lieu sur le point de savoir dans quelle mesure la composante terroriste de la guerre anglaise avait contribué à la victoire. Avait-elle été déterminante pour l'issue finale ? Avait-elle été un usage comparativement peu efficaces de ressources qui auraient été mieux utilisées ailleurs ? Ou bien même avait-elle été une aide involontairement apportée à Hitler ? Les trois thèses furent soutenues.

Galbraith, à côté de quelques remarques sur la dimension humanitaire de la question, fonda sa critique de la stratégie retenue en 1940 sur une observation simple : la production de guerre nazie n'avait pas cessé de croître pendant toute la durée du conflit. Harris répliqua avec quelque vraisemblance que les destructions subies, les réparations rendues nécessaires, la main-d'oeuvre et les énormes moyens mobilisés dans la défense anti-aérienne n'avaient pu que faire défaut par ailleurs. Elles ne pouvaient pas ne pas avoir affecté les capacités opérationnelles de l'ennemi, même si c'était de façon difficile à quantifier. La faiblesse de cette

argument est qu'il s'applique aux deux camps : les moyens consacrés par l'Angleterre au percement de la défense anti-aérienne allemande lui avaient forcément fait défaut ailleurs. Il en découle que, même si l'on est enclin à accepter d'avance la logique de la guerre terroriste promue par Harris et Portal, il est impossible d'en estimer l'effet et de le comparer objectivement à un coût.

Le bilan de la guerre aérienne, aussi spectaculaire fût-elle, n'était rien en matière de productivité en comparaison de ce qui résultait du blocus maritime, obtenu presque sans combattre ni voir l'ennemi, par la Royal Navy. D'une façon générale, la plupart des morts de la seconde guerre mondiale sont morts de faim, et les armées allemandes ont principalement été vaincues par le manque de carburant et de matières premières. Ce n'est pas sans raison que les batailles de la seconde guerre mondiale furent souvent des batailles pour les ressources. El Alamein, Stalingrad, la défense de la Malaisie, de la Birmanie, des Philippines, furent déterminantes parce qu'elles interdisaient aux Allemands et aux Japonais un accès aux ressources naturelles qui leur auraient été indispensables pour l'emporter. Les facteurs primaires sont logistiques, et jusqu'en 1943 le combat essentiel du côté anglo-américain est celui qui se livre sur mer. On sait que dans l'affaire des Dardanelles, Churchill s'était déjà cassé les dents sur la mauvaise volonté de l'Amirauté qui, se plaignait Churchill, croyait que tout son rôle consiste à faire le blocus des ports allemands, et qui ne veut pas perdre de bateaux. Mais ils se peut que l'Amirauté ait eu raison de penser que l'Angleterre l'aurait emporté plus vite si les moyens consacrés à détruire les villes allemandes avaient plutôt été consacrés à la guerre sur mer. Les seules opérations de bombardement stratégique dont on voit sur les graphiques qu'ils ont crucialement affecté les opérations militaires furent, très tardivement, celles visant les champs pétrolifères de Ploesti, dont la production était vitale pour les chars et les avions allemands. Tout le reste était, à peu de chose près, massacre inutile.

La plupart des morts de la seconde guerre mondiale sont morts de faim. Et les défaites d'Hitler ont pas mal dû au manque de carburant et de matières premières. Il en découle que, même si l'on est enclin, par dureté ou par réalisme, à se réconcilier avec la logique atroce de la guerre d'attrition et de la guerre terroriste

promues par Harris et Portal, il est erroné d'en surestimer l'effet. Le bilan humain de la guerre aérienne, aussi terrible soit-il, n'est rien en comparaison du bilan humain résultant du blocus maritime, obtenu presque sans combattre ni voir l'ennemi par la Royal Navy. On tue les hommes beaucoup plus facilement en les privant de nourriture qu'en les visant de loin avec des bombes et des canons, et au vingtième siècle, on les empêche au mieux de se battre en les privant des ressources dont dépendent nos engins de mort.

Vue du point de vue de Sirius, la seconde guerre mondiale n'est que secondairement une suite de batailles, et les batailles déterminantes, El Alamein, Stalingrad, la défense de la Malaisie et de la Birmanie, ne le sont que parce qu'elles interdisent aux Allemands un accès aux ressources naturelles qui leur auraient été indispensables pour l'emporter. Les facteurs primaires sont logistiques, et jusqu'en 1943 le combat essentiel est celui qui se livre sur la mer entre la Royal Navy et les sous-marins de la Kriegsmarine. L'Angleterre et l'Allemagne sont comme deux fauves, chacun cherchant la jugulaire de l'autre. Et si le bull-dog anglais a tué le Rottweiler allemand, ce n'est pas parce qu'il a mis le feu à sa niche.

La guerre choisie par Churchill en mettant Harris en avant n'était pas conforme au schéma général des guerres européennes livrées par l'Angleterre. La préférence de Churchill pour les manoeuvres stratégiques indirectes et à distance, aussi bien que la guerre d'attrition sournoisement imposée par Harris étaient toutes deux récusées par la tradition militaire britannique, qui tendit à s'y opposer. Peut-être y avait-il quelque sagesse accumulée dans la terne hiérarchie des amiraux. On sait que dans l'affaire des Dardanelles, Churchill s'était déjà cassé les dents sur la mauvaise volonté de l'Amirauté, qui croit, lui reprochait-il, que tout son rôle consiste à faire le blocus des ports allemands, et qui ne veut pas perdre de bateaux. Mais certains historiens tendent aujourd'hui à conclure que l'Amirauté avait raison, et que peut-être l'Angleterre, et l'Europe entière, se seraient mieux trouvées si les moyens consacrés à détruire les villes allemandes avaient plutôt été consacrés à la guerre sous-marine.

Pour une évaluation par l'exemple du rapport coût/résultat de la guerre aérienne, on peut rappeler l'épisode des "Dambusters". Il s'agissait d'une campagne de bombardements conventionnels en rase-motte visant à priver la Ruhr d'énergie par la destruction de ses barrages hydroélectriques. Célébrée à juste titre comme une des plus audacieuses et des plus soigneusement mises au point, exécutée après des mois de préparation, avec la virtuosité la plus remarquable et par les meilleurs équipages, l'opération se solde comme suit : 'Both the Eder and the Möhne dams were repaired within two months. The flooding caused by the raid killed 1200 people, but did not severely impair industrial performance in the Ruhr. The attackers lost eight of the 18 bombers that reached Germany, a casualty figure among highly trained crews that persuaded Harris not to repeat the performance'. (R.J. Overy, 'Bomber Command', p117). Un résultat bien décevant. La guerre terroriste aussi ample soit-elle n'est jamais qu'un bricolage futile et tragique.

Il est impossible d'évaluer la guerre aérienne sur la base de ses coûts et de ses résultats puisque les uns et les autres sont hypothétiques, et puisqu'il s'agit de comparer des incomparables : des coûts industriels et des pertes humaines en regard d'un effet moral et démographique diffus. Ce n'est pas par le biais de statistiques que l'on peut saisir le rapport entre les buts et les sacrifices consentis. Entre Harris et Galbraith, comment trancher ? Si l'on est en droit de prononcer l'échec de la guerre aérienne, c'est d'une part par rapport à ses objectifs : il s'agissait, plaidait-on, d'éviter le coût humain d'une campagne terrestre. Or la guerre aérienne ne remplaça pas la guerre terrestre mais ne fit que s'y ajouter. Même si l'on admettait qu'elle a été un facteur déterminant et non substituable dans ses effets de la défaite allemande, on devrait donc considérer que les hauts militaires qui se sont faits les avocats intransigeants du bombardement stratégique ont failli au moins par rapport à leur promesse. Soit ils se sont comportés en experts mensongers, soit ils se sont trompés dans leurs calculs.

En regard de l'opinion de Galbraith qui dénonçait les bombardements de terreur comme un gaspillage de moyens plus encore que comme une inhumanité, R.J. Overy met une réflexion prospective de Harris qui est censée défendre la stratégie à laquelle il s'est personnellement identifié, mais qui tend en réalité à la désavouer

: ‘Another war, if it comes, will be vastly different from the one that has just drawn to a close. While, therefore, it is true to say that the heavy bomber did more than any other single weapon to win this war, it will not hold the same place in the next. The principles will, however, hold true : the quickest way of winning the war will still be to devastate the enemy’s industry and thus destroy his war potential’. ‘Détruire l’industrie de l’ennemi et ainsi son potentiel guerrier’ ? Mais c’est justement ce que Bomber command n’avait pas fait. Pas vraiment cherché à faire, initialement parce qu’il n’en avait pas la capacité technique, plus tard par choix. La doctrine rétrospectivement avancée par Harris n’est pas celle qu’il avait appliquée à la tête de l’aviation britannique avec ses bombardements anti-cités nocturnes, mais plutôt celle des Américains, revenant à des bombardements diurnes qui se voulaient de précision. Faut-il y voir la reconnaissance d’une erreur ?

11. Radicalisation 1943

Lorsque l’Angleterre s’était engagée sur la voie des bombardements stratégiques, il n’est pas tout à fait exact de prétendre que la question de légalité ne fut jamais soulevée : Churchill dit au contraire qu’elle le fut, dans le sein du cabinet britannique, la toute première fois, en juin 1940, où il soumit à ses collègues les réflexions qui lui étaient venues sur le cours prévisible de la guerre à venir après la chute de la France. Elle le fut, et elle fut rapidement traitée et évacuée. On n’y revint plus ensuite : qu’on allât vers une guerre aérienne était tout simplement un fait découlant des technologies existantes, et cette guerre avait d’ailleurs déjà commencé. C’étaient les Allemands qui l’avaient les premiers entreprise et il n’était pas question de ne pas répliquer avec toute l’énergie dont on était capable. D’ailleurs, on n’avait aucune idée de ce dans quoi on s’engageait. La notion de ‘crime contre l’humanité’ n’existait pas, ni les pires des effets que l’on qualifierait de cette façon. Les Britanniques entraient dans le crime contre l’humanité avec des idées vagues et abstraites.

Trois ans plus tard, les choses avaient changé. Contrairement sans doute aux chefs nazis, Churchill et son entourage n'étaient ni aveugles ni indifférents aux implications morales de ce qu'ils faisaient : mais cela ne fit en pratique pas différence. 'We had started the war morally opposed to the bombing of civilian populations, and now we were pursuing it on a horrifying scale. How had this come about ?' Certains n'avaient pas cessé de dire que les bombardiers lourds n'avaient pas d'utilité en rapport avec leur coût industriel et humain : mais à partir d'un certain point, qu'ils eussent tort ou raison n'avait plus d'importance. Dans les circonstances de l'automne 1942 – la bataille d'El Alamein vient à peine de prendre fin - il était devenu impossible de ne pas utiliser un instrument qui, précisément, représentait un tel investissement. R.J. Overy cite cette argumentation d'un pilote en faveur de la guerre aérienne à outrance : « Bomber Command was available and had to be used every day and every night, weather permitting. Had that force been available and Churchill had got up and said in the House of Commons, well we have this large bomber force available, but I'm afraid we mustn't use it because as it operates at night we can't be sure of hitting specific targets and a lot of women and children will get killed”, the British people would have been outraged.... If Churchill had said that, he wouldn't have survived as a Prime Minister” (R.J. Overy, 'Bomber Command', p201).

Lorsque le phalangiste Millan Astray avait proféré un slogan tout à fait frappant : « viva la Muerte » en éloge et justification des assauts suicides auxquelles se livraient les troupes coloniales nationalistes, son cri fut considéré comme une manifestation de la mentalité fasciste, et même un d'extrémisme à l'intérieur du camp fasciste. Mais cinq ans plus tard, l'esprit de meurtre et de sacrifice était devenu la norme internationale. « If you go into a war you have to win it, and if you are too weak you suffer the trials and tribulations of being a slave race » (R.J. Overy, Bomber Command, p. 194) , c'est cette fois un aviateur anglais qui le constate. Il faut que soient totalement consommées dans la guerre les forces et les haines que l'on a mobilisées pour la soutenir, et toutes les destructions permises par le système d'armes que l'on s'est donné doivent être effectuées. Les faits donnaient raison à la prophétie pessimiste de Hanns-Erich Kaminski formulée en 1937 devant le spectacle des méthodes utilisées par tous les camps dans la guerre

civile espagnole : en cas de guerre européenne "la différence entre les régimes des belligérants serait effacée après quelques semaines." Certains parmi les plus hauts responsables britanniques se posaient quelques questions en leur for intérieur, mais ils n'avaient pas part au débat. Sir David Fraser constate avec mélancolie : 'That such kindly, sensitive men as Portal and Brooke believed in the policy bears simple witness to the brutal influence imposed upon the principal actors of all nations by the Second World War. Nor were the military men unsupported. Air Marshal Harris... and the Air Staff were never discouraged by their superiors on moral grounds.'

Ce n'est pas une nouveauté, mais l'indifférence à la vie humaine, et même le goût de sa destruction qui caractérisent les fascismes s'étend chez les nouveaux chefs militaires à leurs propres troupes, qui d'ailleurs le ressentent.

Dans la Royal Air Force il y a un monde entre l'esprit qui règne dans la chasse et celui qui prévaut dans le Bomber command les jeunes Anglais qui sont ramassés pour remplir les fonctions non nobles, et les plus exposées - les mitrailleurs de queue en particulier, qui devaient répondre à des canons avec des mitrailleuses de petit calibre - savaient qu'ils allaient à une mort pénible et obscure. L'armée anglaise dans son ensemble, et l'aviation de bombardement en particulier, était structurée selon les lignes de la société de classe. Que Churchill ait pu noter avec satisfaction que dans la chasse il y eût aussi des anciens élèves de l'école publique souligne que ce trait démocratique était une exception. En général, les officiers et les pilotes étaient presque tous issus de la bonne société et ils vivaient bien, alors que les autres personnels de l'aviation de bombardement font surtout penser aux matelots de Nelson ou aux galériens de Louis XIV, raziés dans les tavernes pour servir sous le fouet. Nous avons à ce propos un témoignage de l'automne 43, début du développement à grande échelle de la guerre aérienne. Ayant fait un atterrissage d'urgence sur un aérodrome de Bomber Command, John Colville, familier de Winston Churchill mais aussi pilote de chasse dans la RAF, raconte : « It was only a few miles from Cambridge and I asked if I might have transport to the railway station. The duty officer said yes but I must await the take off of that night's raid ; for it was a bomber airfield, lined with Lancasters and Halifaxes due

for inclusion in a gigantic assault on Berlin. So I stood outside a hangar and watched one tree-ton lorry after another debouch a hundred or more young men, who walked silently and unsmiling to their allotted aircraft. Accustomed as I had already become to the gaiety and laughter of fighter pilots, I was distressed by the tense bearing and drawn faces of the bomber crews. At that time, late in november 1943, some eighty percent were failing to complete unscathed their tours or thirty operations. Of courage they had plenty but there was nothing but lip-biting gloom registered on those faces ». Comme la vie en général, la guerre, dans la société de classe n'a pas la même teneur pour tout le monde. Pour un Closterman elle est surtout l'occasion de piloter quelques uns des meilleurs avions de tous les temps, et une extension de sa liberté, en dépit du risque de mourir en plein ciel. Pour d'autres elle radicalise sans contrepartie le malheur d'être pauvre. A tous points de vue, Bomber Command, instrument de terreur marqué par la domination est une force de la nuit.

Ce qui était arrivé d'abord, c'est que l'on avait produit d'une part l'outil industriel du meurtre de masse, et d'autre part deux types humains nouveaux : le technocrate capable d'en organiser l'emploi. Eichmann se décrivait lui même comme un spécialiste de la circulation ferroviaire. La machinerie une fois en service, les servants avaient pris un ascendant irrésistible. Si l'objet technique dépossède l'humanité de son destin c'est parce qu'il induit son emploi qui induit lui-même la structure sociale nécessaire, et produit les élites correspondantes. Pour exécuter leurs politiques d'extermination –je peux bien employer le mot puisqu'ils l'employaient eux-mêmes- Churchill et Roosevelt s'en étaient remis à un personnel politico-militaire dont ils étaient devenus les prisonniers. Cela se faisait par la simple force des circonstances. L'instrument, à travers ses servants, imposait sa logique de chose matérielle.

Comme il le fit une fois remarquer, Harris ne fit jamais que recevoir des directives et organiser des moyens : lorsqu'on lui jette au visage -il faut pour cela une certaine naïveté- le mot de morale, Harris ne recourt pas aux arguties habituelles des puissants pris en faute : car où est sa puissance ? S'il y a de la puissance, elle appartient aux organisations munies d'outils. Une arme peut être dite puissante :

mais certainement pas un homme. Enlevez le chemin de fer, et il n'y a plus ni d'Eichmann, ni d'Auschwitz. Ni de Harris sans le quadrimoteur à long rayon d'action. Ne courtisant personne, et surtout pas un quelconque électeur, ils peuvent l'un comme l'autre renvoyer quiconque brandirait la notion de morale à son inanité, opposant à ses maximes le monde tel qu'il est. « Post hoc ergo propter hoc » dit l'adage, que bizarrement l'on n'applique pas à la séquence qui fait succéder Auschwitz aux découvertes de la chimie, plus globalement, le fascisme au capitalisme industriel. Harris n'est qu'un petit rouage de cette machine.

Harris est le type parfait de l'organisateur. R.J. Overy fait ce portrait du grand chef de guerre britannique : « Harris was a man of strong views which bordered at times on sheer prejudice. He was terse, businesslike, immensely hard-working, and single-minded to a degree ». Les photographies sont révélatrices. Ni Eichmann ni Harris n'ont l'air de diables cornus. Ils ressemblent plutôt à des directeurs de supermarché. On n'est pas surpris d'apprendre que leur trait de caractère dominant est l'amour du travail bien fait : qualité à laquelle se résume toute leur morale. I do the job: on a ré-entendu cela depuis. On sait que loin d'apparaître comme un fanatique, Eichmann, lors de son procès à Jérusalem, frappa Hannah Arendt par son manque de passion : au point de faire conclure par la philosophe que le vice fondamental des bourreaux nazis aurait pu être une qualité négative, à savoir l'absence de pensée. "The deeds were monstrous, dit-elle, but the doer -at least the very effective one now on trial- was quite ordinary, commonplace, and neither demonic nor monstrous. There was no sign in him of firm ideological convictions or of specific evil motives, and the only notable characteristic one could detect in his past behaviour as well as in his behaviour during the trial and throughout the pre-trial police examination was something entirely negative : it was not stupidity but thoughtlessness". (Hannah Arendt, 'The Life of the Mind'.)

On imagine volontiers qu'Harris se distinguait surtout par son absence de pensée. Que sa conversation n'avait pas le brillant de Churchill. Qu'il était surtout ennuyeux. Inutile de chercher à discuter avec lui le bien fondé où les implications

politiques et morales de Bomber command. Harris n'est pas le père de la doctrine terroriste : il en est bien plutôt le produit. De tels hommes se rendent indispensables dans les sociétés techniciennes non par des qualités de chef, mais par leur capacité de travail et leur maîtrise des systèmes complexes. Munis d'un objectif nettement défini, ils excellent à réunir les conditions de l'efficacité, parce qu'aucune préoccupation autre que pratique n'interfère avec leurs calculs. C'est pour cela que même dans des régimes aussi idéologiques que le national-socialisme ils ne proviennent pas des cercles politiques. Ils ne sont pas motivés par une adhésion qui peut toujours faiblir ou être déçue dans ses attentes, mais par la passion des questions techniques. Rien ne les détourne de leur tâche et ils deviennent rapidement irremplaçables. Ainsi Harris était-il un technicien réaliste, le précurseur, dans le camp démocratique, des 'backroom boys' que décrit Noam Chomsky au Pentagone et dans le milieu militaro-universitaire au temps de la guerre du Vietnam.

Une fois la guerre de matériel engagée, une certaine logique des choses – la même qu'en temps de paix l'on appelle 'nécessité économique' - prend irrésistiblement le dessus. Pour Harris, le succès ne dépendait que d'une chose : le nombre d'appareils qu'il pouvait mettre en l'air. Il n'y avait donc rien d'autre à considérer. Dans la guerre moderne les outils imposent leur logique, et toute l'argumentation morale que l'on entend parfois aujourd'hui relève exclusivement de la justification rétrospective. Plus généralement, dans les grandes organisations bureaucratiques gestionnaires d'investissements matériels considérables, l'échec ne conduit pas au changement de cap, mais à la radicalisation. Le mémorandum Portal du 3 novembre 1942 fixe les nouveaux objectifs de l'arme aérienne britannique (Mémorandum du 3 Novembre 1942 pour les Chefs d'Etat Major des forces britanniques, par Charles Portal) :

Planning German defeat, 1943

(i) The paper assumes that an Anglo-American Heavy Bomber Force would be based in the United Kingdom and built up to a first-line strength of 4,000 to 6,000 by 1944.

(ii) Such a force could deliver a monthly scale of attack amounting to 50,000 tons of bombs by the end of 1943, and to a peak of 90,000 tons by December 1944.

(iii) Under this plan 1 ¼ million tons of bombs would be dropped on Germany between January 1943 and December 1944

(iv) Assuming that the results attained per ton of bombs equal those realised during the German attacks of 1940-41, the results would include-

(a) the destruction of 6 million German dwellings, with a proportionate destruction of industrial buildings, sources of power, means of transportation and public utilities;

(b) 25 million Germans rendered homeless;

(c) an additional 60 million "incidents" of bomb damages to houses;

(d) civilian casualties estimated at about 900,000 killed and 1,000,000 seriously injured

(v) If the attacks were spread over the main urban areas the result would be to render homeless three-quarters of the inhabitants of all German towns with a population of over 50,000.

Etc...

Sans doute fallait-il donner cet extrait pour ne pas sembler exagérer en écrivant que le mémorandum Portal est comme une contrepartie, dans le camp anglo-américain, de la conférence du Wannsee qui décida la liquidation des Juifs d'Europe. On le voit bien en effet : il s'agit de l'assassinat planifié et à grande échelle de civils. Traduit en chiffres, le projet Portal était de détruire 6 millions d'habitations, rendant 25 millions d'Allemands sans abri, en tuant 900.000 et en blessant un million supplémentaire. Le mémorandum donne un contenu opérationnel précis à l'idée initiale de Churchill en juin 1940 : 'an absolutely

devastating, exterminating attack by very heavy bombers'. A partir de ce point, Dresde est programmé, et Hiroshima, encore inconcevable, est d'avance entériné. Ces décisions sont prises sans aucun égard aux considérations légales ou morales. Les débats se déroulent dans les mêmes termes, purement techniques, que dans les dictatures fascistes qu'il s'agit de combattre. C'est cela que j'appelle l'unité d'une époque.

R.V. Jones, qui a pris part à la conduite de la guerre aérienne britannique comme spécialiste des contre-mesures électroniques, a participé à ce titre à de nombreuses réunions avec Winston Churchill et les plus hauts chefs militaires. Il témoigne : "The question now was whether area attacks would ultimately destroy the German will and ability to fight. Apart from a few who clung to the immorality of area bombing, most of us answered this question in terms of how many bombers would be required, and lost..... It was on the grounds of probable effectiveness and not of morality that the battle was fought". (1. R.V. Jones, 'Most secret War', Wordsworth military library, p.303)

A partir de Mars 1943, le Bomber Command s'en prend à la Ruhr, à Hambourg et à Berlin. On dispose désormais de moyens de visée permettant de cibler des objectifs plus précis, mais on les utilise pour mieux se concentrer sur les centres-villes, et les dommages infligés à la machine de guerre allemande demeurent d'autant plus limités. « Perhaps, a reasonable deduction from all the evidence would be that there was a loss of one to one and a half months' production in the Ruhr and Rhineland as a result of the battle, spread of course over the whole ten months of 1943 » suggère l'Histoire Officielle.

C'est les 16 et 17 mai 1943 qu'ont lieu la destruction des barrages sur l'Eder et la Möhne.

Entre le 24 juillet et le 3 août 1943, Hambourg est bombardé six fois. A nouveau, la Royal Air Force utilise des bombes incendiaires, et 50.000 civils périssent dans une gigantesque tempête de feu. La ville est détruite à 70 pour cent. L'Allemagne est frappée d'horreur, et certains hauts responsables nazis craignent un moment que des catastrophes de cette magnitude puissent l'acculer à demander la paix.

Mais cela n'arrivera pas. En fait les dommages en matière de production de guerre et même, avec l'aide des mesures de police, en matière de moral, finissent par être compensés. Les experts américains évaluent le retard de production industrielle à cinquante jours de travail.

Peenemünde, base de lancement prévue pour les V1 qui allaient entrer en action au mois de décembre était attaquée le 17 août 1943 et le même jour Schweinfurt, en raison de son industrie mécanique. Il arrivait aussi à Bomber command de visiter des cibles à la périphérie de l'Allemagne. On peut considérer cette extension à l'Europe occupée comme marginale, dans la mesure où il s'agissait, comme dans les deux opérations précédemment citées, d'attaques en principe ciblées, qui ne relevaient donc pas de la stratégie principale. La France, dont l'industrie était massivement engagée dans l'effort de guerre nazie, fit partie des cibles. Le Creusot a été attaqué le 19 juin, et les usines Renault de Billancourt pour la troisième fois le 15 septembre après le premier raid du 3 mars 1942 et celui du 4 avril 1943 par les forteresses volantes américaines.

Mais Harris n'allait pas se laisser détourner de la stratégie qu'il considérait comme gagnante. A partir de l'automne 1943, il fit le forcing pour, selon ses promesses, rendre inutile le débarquement qui était prévu pour le printemps suivant, et il s'attacha, désormais dans l'urgence, à monter contre Berlin une offensive d'annihilation si complète que le Reich serait à son avis acculé à capituler dans les six mois. Il écrivit à Churchill : 'We can wreck Berlin from end to end if the USAAF will come in on it. It will cost between us 400-500 aircraft. It will cost Germany the war.'

La nouvelle campagne commença par Brême le 8 octobre 1943, suivie de Munster le 10. Le 14, un deuxième raid sur Schweinfurt se terminait en désastre pour la Royal Air Force.

La bataille de Berlin eut lieu dans le courant de l'hiver 1943-1944. Le 18 novembre 1943 un grand bombardement de Berlin marquait le début d'une offensive purement terroriste qui durerait quatre mois et demi et coûterait en effet 492 appareils. Harris avait vu juste sur ce point, mais pas sur l'autre : car alors

qu'il promettait que les dommages infligés devaient contraindre Hitler à se rendre avant le 1er avril 1944, il n'en serait rien. Les Britanniques s'enfermaient dans la stratégie définie en 1940, mais qui ne leur éviterait pas la bataille terrestre en Europe.

Le 26 décembre 1943, Londres reçoit les premiers V1 allemands. Le mini-blitz durera jusqu'à la fin de la guerre, mais les installations de fusées allemandes recevront rarement la visite des bombardiers alliés, qui vont continuer à se concentrer sur les villes. Churchill privilégie une approche globale de la guerre : tout moyen de vaincre doit la raccourcir et résoudre tous les problèmes à la fois. C'est par la même rationalité que l'on ne dépensera pas une bombe ni un avion pour raser les camps d'extermination.

Dans la vision hitlérienne, tout va se jouer comme une course de vitesse entre la poussée des forces conventionnelles russes et anglo-américaines et le développement des armes nouvelles. En réalité l'avenir est écrit avec le développement de la bombe atomique par les Anglo-Américains. Le travail des laboratoires ridiculisait Bomber command, mais Bomber command existait et n'allait pas être mis au repos. Donc, en attendant la bombe atomique, la campagne continuait telle qu'elle avait été prévue en 1942.

12. Une année longue et triste : 1944

Le 31 décembre 1943, l'année se terminerait sur un commencement : celui des attaques sur les usines et voies ferrées de la banlieue parisienne. En effet, les opérations du débarquement de Normandie auquel Churchill a fini par se résigner sont préparées par des bombardements massifs sur la France, sans excepter Paris qui subira des alertes et des destructions notables jusqu'au mois de mai. L'orateur collaborationniste Philippe Henriot trouvera beaucoup de crédit dans l'opinion française en dénonçant les destructions anglo-américaines. C'est une interruption dans le règne de Harris au sein de l'état-major : car avec l'approche de l'ouverture du front de Normandie, le pari sera perdu de remporter la victoire sans opérations terrestres de grande ampleur, et Bomber command se voit, nolens volens, confier

d'autres tâches. La stratégie définie par Portal se faisait impure. Quatre mois après la première grande attaque contre Berlin du 18 novembre, il se faisait clair que le sacrifice de cinq-cents bombardiers annoncé par Harris n'avait pas produit le résultat escompté, et que la guerre devrait être portée sur le continent. Les bombardements de terreur continuaient pourtant, et le 19 février 1944, la Royal Air Force attaquait Leipzig.

Dans la semaine du 20 au 25 février 1944, la chasse anglo-américaine, désormais dotée d'appareils à long rayon d'action capables d'escorter les bombardiers au dessus de l'Allemagne ont attiré la chasse Allemande dans une série de combats au dessus de l'Allemagne dont elle ne s'est pas relevée. La Luftwaffe désormais n'est plus une menace, et un an plus tard elle n'existera plus.

La dernière attaque sur Berlin a lieu le 24 mars 1944, les bombardements se déplaçant ensuite sur les cibles françaises, et en particulier sur les transports et les voies de communication.

Les usines Michelin à Clermont-Ferrand seront bombardées le 4 avril.

Noisy-le-sec est atteint le 19 avril, et la Chapelle le 20. Ce bombardement, annoncé par le message crypté de la BBC : 'La chapelle au clair de lune', qui est le titre d'une chanson à la mode, inspirera Louis-Ferdinand Céline pour ses 'maudits soupirs...'.

A Paris, les gares sont frappées le 29 mai.

Le débarquement une fois effectué, il est fait parfois appel – contre les préférences de Harris - aux bombardiers pour des usages stratégiques et tactiques, dans lesquels ils se montrent d'une utilité limitée. Pendant les opérations de juin, la Normandie sera littéralement dévastée pour des raisons parfois futiles ou totalement absurdes. Plus tard, la destruction de Caen le 7 août 1944 au cours de l'opération Marketgarden, comme celle du Mont Cassin les 15 février et 15 mars précédents, ne fera que retarder la progression de l'infanterie. Le Havre sera encore bombardé le 6 septembre et Calais le 25. Aux protestations qui s'élèvent devant l'inutilité de ce vandalisme, le général Koenig répond : « C'est la guerre ! »

13. Le chef d'oeuvre

A la mi-février 1945, l'Angleterre ne peut plus perdre sa guerre. Les soviétiques sont sur les frontières du Reich, à 250 kilomètres de Berlin. A l'ouest, le dernier effort de la Wehrmacht dans les Ardennes s'est terminé en déroute un mois plus tôt et les Alliés passeront le Rhin dans tout juste un mois. La Luftwaffe est totalement dominée depuis la fin février 1944 et la mise en service des chasseurs américains à long rayon d'action, et elle a usé ses derniers moyens en une seule journée d'offensive suicide le 1er janvier 1945. Churchill est à Yalta. Les opérations militaires sont passées au second plan : on discute de ce que l'on fera de l'Allemagne et de l'Europe. La guerre est quasiment finie, ou tout du moins, jouée. Cela ne signifie pas que les haines soient retombées. Au moment de Dresde, on est au treizième mois de ce que les Britanniques appelèrent le mini-blitz. Janvier est le pic de la pluie de V2, armes terrifiantes qu'Hitler dirige principalement sur Londres. Le mini-blitz durera quinze mois. Les dernières fusées d'Hitler tomberont sur l'Angleterre à la fin du mois de mars 1945 avec la conquête de leurs zones de lancement, que les campagnes de bombardement n'auront pas souvent visées, occupées qu'elles sont à d'autres usages.

Les 13, 14, 15 février 1945, 50.000 personnes environ perdent la vie dans le bombardement de Dresde. La quantification du désastre est incertaine mais c'est le style qui est révélateur. Hommes, femmes et enfants, la plupart des civils, beaucoup des réfugiés, sont brûlés vifs, étouffés par les gaz ou ébouillantés dans les réservoirs d'eau, ou bien encore désarticulés par l'ouragan de feu qui fait rage pendant des heures et consume une grande partie de la ville. Envoyée à la suite des bombardiers, la chasse mitraille sur les routes et dans la campagne les survivants qui s'enfuient et les secours qui approchent. Un aviateur cité par R.J. Overy porte ce jugement sur sa propre action : « What's the difference between me and an IRA terrorist who plants a bomb in a station and has no idea who it is going to kill ? We're terrorists" . (R.J. Overy, 'Bomber Command',, p198)

Dans le contexte, on peut comprendre la soif de vengeance britannique. En revanche la destruction de Dresde n'a même plus de fonction terroriste au sens

utile que Harris mettait en avant en 1942 : les armées d'Eisenhower seront reçues sans larmes ni résistance populaire, non pas comme en avait rêvé Harris, parce que la population a été martyrisée par ses avions, mais parce que le premier espoir de tous les Allemands raisonnables est que les armées anglo-américaines progressent le plus vite possible à la rencontre de l'Armée rouge. On peut ici décrire un paradoxe : au moment où Harris extermine la population de Dresde, une partie au moins de cette population est composée de fuyards venus de l'est, et qui pensant échapper à la rétribution que leur nation s'est méritée de la part des Soviétiques, avaient couru se réfugier sous ses bombes.

Dans les trois derniers mois de 1944, alors que la bataille fait rage en France, et que Londres reçoit une pluie de V1, ainsi à partir de novembre que les premiers V2, la moitié des bombes larguées par les avions alliés sont encore tombées sur les villes contre trente pour cent sur des objectifs à signification stratégique et dix pour cent sur des troupes ou des fortifications. Il est de plus en plus évident que Bomber command n'avait servi à rien. Seule l'aviation d'attaque au sol se montre militairement pertinente, quoique à un lourd coût humain. Il est peu de mission plus désespérée que de piquer, comme le faisaient à la fin de la guerre les pilotes britanniques de Typhoons à sept-cents kilomètres par heure pour attaquer à la roquette des ponts, des chars ou des locomotives sans aucune certitude de pouvoir redresser l'appareil. En revanche, le pilonnage en avant des offensives terrestres par l'aviation stratégique qui bombarde de très haut, tel qu'on le pratiquera sur les fronts italien ou normand est trop imprécis pour faciliter significativement la percée.

Devant l'étonnement et parfois même la répugnance de certains équipages qui comprenaient un peu les données stratégiques, et pressentaient qu'on leur faisait risquer leur peau – et aussi pour les chrétiens leur âme, pour les humanistes leur honneur - pour des buts imprécis ou illusoire, les chefs se sentirent parfois obligés de produire quelques mensonges. En réalité Dresde, tout comme Chemnitz, la cible alternative, n'avait aucun caractère d'objectif militaire. Elle était seulement remarquable en cela qu'elle n'était pas impliquée dans la guerre : c'était, dans le langage de l'époque un 'objectif vierge'. S'agissait-il, en

s'en prenant à des cibles aussi clairement dénuées de pertinence opérationnelle, de notifier à l'ennemi que la victoire passerait par la destruction totale du pays? Cela aurait été dans la logique terroriste, clairement adoptée au tout début de la campagne lorsque la suggestion avait été émise de communiquer à l'avance aux Allemands la liste ordonnée des prochaines villes promises à la destruction : mais justement, cette suggestion n'avait pas été retenue, et en 1945 on n'en était plus là. Il semble qu'aucun rapport humain de communication n'existait plus entre les belligérants. Restait seule la logique d'emploi d'un instrument qu'il n'était politiquement pas défendable de laisser inemployé. La bombe s'était faite autonome.

A quoi bon ce sang versé ? Aucune ligne décisionnelle ou opérationnelle ne courait entre Dresde et les activités des armées allemandes. Churchill, plus qu'aucun autre, aurait été sensible à des arguments de raison et d'humanité, surtout s'ils allaient dans le même sens que les arguments d'utilité. Mais la question d'appliquer ou non Bomber command à ce genre d'usage plutôt qu'à tout autre ne se posait plus, ne remontait plus jusqu'à lui. A la date du 23 février 1945, John Colville rapporte s'être entretenu avec Harris à propos du bombardement de Dresde, qui avait soulevé des interrogations renouvelées après ceux de Hambourg, Cologne et Berlin. Il reçut la réponse suivante, qui n'était qu'un prétexte : «A principal reason for the Dresden raid was the intelligence report, received from the Russians, that one or possibly two German armoured divisions had arrived there from Italy on their way to reinforce the defence of the eastern front. » Ceci était probablement de la part de Harris une excuse mensongère, mais le plus intéressant est l'observation que fait Colville sur le rôle de Churchill dans la décision. Churchill n'avait tout simplement pas eu à se prononcer : « Churchill was on his way back from Yalta when the raid took place and since it was in accord with the general policy of bombing German towns massively, so as to shatter civilian morale, I do not think he was consulted about the raid. He never mentioned it in my presence, and I am reasonably sure he would have done so if it had been regarded as anything at all special. » Plus encore que les destructions d'Hiroshima et Nagasaki, qui doivent probablement s'interpréter comme deux expériences scientifiques plutôt que comme des opérations de guerre, celle de

Dresde relevait beaucoup de l'automatisme bureaucratique, dénué de fonction autant que de motivation.

Le bombardement de Dresde n'avait aucune raison d'être si ce n'est un désir de mort, et en même temps il n'y a pas lieu de s'étonner qu'il ait eu lieu. En réalité, tout ce qui arrivait en 1945 avait été conçu dès 1940 et soigneusement planifié à partir de 1942. Cela ne signifie pas du tout que le résultat ait été voulu. Le contenu concret des opérations qui au fil des mois avaient permis au plan de se concrétiser était impliqué sans être détaillé ni compris. Ce sont les aléas de la recherche scientifique et technique qui avaient abouti, à partir d'une idée de départ, à imposer un résultat. C'est surtout la mise sur pied d'un vaste appareil technique et bureaucratique, et l'automatisme décisionnel qui en était résulté après un certain temps. En 1945 le meurtre de masse était devenu la production quotidienne et routinière d'un outil administratif et industriel. Le meurtre de masse comme routine et non comme débordement.

Après le passage des Britanniques, puis des Américains, en dépit du fait que la plupart des victimes avaient été carbonisées, il n'y avait à Dresde plus assez de survivants pour enterrer les morts. Pour combattre la puanteur des cadavres qui pourrissaient sous les décombres, les autorités nazies firent intervenir des commandos de spécialistes venus de Treblinka, détenteurs des savoir-faire les plus avancés en matière d'incinération. Dresde était l'endroit où les trois barbaries impersonnelles du moment se rencontraient à la fin et fusionnaient en une même entreprise déraisonnable.

14. L'état des choses

En 1945, les méthodes de la guerre contre le fascisme avaient rejoint celles du fascisme lui-même, et elles avaient égalé en horreur tout ce qui s'était fait sous quelque régime que ce soit. La conclusion en découlait, aveuglante : la guerre quel que soit son prétexte est plus fasciste que toute idéologie. Et le fascisme allait survivre à la guerre elle-même. Forme radicalisée de la guerre d'usure, la guerre aérienne avait été le test d'effort du capitalisme déchaîné, et elle avait démultiplié

la puissance du capitalisme dominant. Parce qu'elles avaient étroitement intégré leurs armées, elle avait aussi donné aux puissances atlantiques alliées, cousines mais distinctes, une expérience unique de la concertation dans l'exercice du pouvoir, qui représentait un avantage politique considérable.

La pratique de la conciliation entre hauts technocrates collaborant dans une entreprise commune dans une atmosphère en même temps de compétition inter-individuelle aussi bien qu'entre institutions, qui est devenue celle du complexe militaro-industriel décrit par Eisenhower, et sous lequel nous vivons depuis 1945, a pour modèle fondateur l'intégration fonctionnelle des armées britanniques, canadienne et américaine sur le front européen, sous l'autorité du même Eisenhower. On en discerne bien les problèmes et les techniques dans le récit que Chester Wilmot fait de la campagne de Normandie (Chester Wilmot, "The Struggle for Europe", Wordsworth Military Library, 1997) : voir en particulier les négociations et arbitrages permanents entre les exigences des diverses armes et des divers services telles qu'elles sont portées et exprimées par Harris, par Montgomery, par Eisenhower, et qui aboutissent à des compromis militairement efficaces, alors que les conflits analogues ne sont pas correctement arbitrés à l'intérieur du Reich et se transposent en infériorité sur le terrain, ou bien, en Union soviétique, sont seulement évités par la rigueur d'une dictature personnelle.

Alors que les autres pays même vainqueurs, sortaient de l'épreuve soit à l'état de dictatures avec toutes les inefficacités que cela représente, soit, comme la France, politiquement éclatées et socialement désunies, les puissances de langue anglaise avaient amélioré leurs systèmes politiques et renforcé leurs solidarités. Exemplairement, la Grande-Bretagne avait traversé toute la guerre, et une guerre qui avait mis en jeu son existence même, sans rien changer au fonctionnement régulier de ses institutions. C'était probablement sa plus grande victoire. Et en même temps, on peut dire que globalement c'était le fascisme qui avait imposé ses mœurs.

Parce que les Anglo-américains étaient restés unis dans la guerre, et parce que l'esprit révolutionnaire ne s'est jamais implanté chez eux, la seconde guerre mondiale, supposée guerre de défense de la démocratie, ce qui aurait pu être un

moment d'émancipation politique pour l'humanité tout entière s'était réduit à la défense d'un mode de vie particulier, ou tout au plus à la lutte pour une liberté politique abstraite, assimilée à la forme ancestrale de la politique en pays anglophone. Si les Anglo-américains avaient accru leur puissance et amélioré leur fonctionnement collectif, ils n'avaient pas compris la nécessité de procéder à l'éradication du fascisme réel. L'eussent-ils comprise, ils n'en auraient pas accepté les moyens. On le vit à Nuremberg.

La paix une fois revenue, et alors que s'ouvrait le procès de Nuremberg, et que les notions de crime de guerre, puis de crime contre l'humanité allaient prendre une telle expansion, le débat sur le massacre planifié de centaines de milliers de civils dans la guerre aérienne n'eut pas lieu. On ne fit aucune place aux considérations d'humanité universelle qui avaient autrefois interdit le ciblage des civils et de leurs biens. Churchill était hostile au procès de Nuremberg. Je ne sais pas si ses raisons étaient exactement les miennes. Elles tenaient plutôt au fait qu'il ne croyait pas que l'on dût ou que l'on pût fixer des limites aux moyens que les états emploient à la guerre. On peut s'inquiéter à l'inverse du fait que les moyens utilisés par les vainqueurs y étaient sanctionnés. En imaginant qu'Hitler ait usé de bombes atomiques et qu'il ait malgré tout perdu la guerre, il ne fait pas de doute que cette horreur aurait été versée au dossier d'accusation. Mais comme c'étaient les anglo-américains qui l'avaient fait, la bombe atomique fut réputée normale, et tous leurs autres massacres en même temps, pourvu qu'ils aient été perpétrés sous les bons uniformes. Cela ne serait pas arrivé avec autant de solidité s'il n'y avait pas du tout eu de procès des crimes de guerre, mais du moment qu'un procès des crimes de guerre était institué, il fallait bien supposer que tout ce qui n'y était pas évoqué était réputé innocent : et donc, par exemple, pour répéter les termes du mémorandum Portal : « La destruction de 6 million d'habitations [...] faisant 25 millions de sans-abri, soit les trois-quarts des habitants de toutes les villes de plus de 50.000 habitants, [et] des pertes humaines à hauteur d'environ 900.000 tués et 1.000.000 de blessés graves. »

Les vainqueurs ne tiraient aucune leçon pour eux-mêmes des modalités de leur victoire. Il découlait de ce silence que le terrorisme aéroporté qui avait culminé

avec Dresde et Hiroshima n'était pas compris et répertorié comme un excès que l'on regrettait, mais comme un modèle pour l'avenir. Les bombardements de terreur étaient implicitement validés en tant qu'utilisation de la force légitime dans le cadre des Nations-Unies. Un implicite bientôt confirmé par le comportement international des vainqueurs dans l'immédiat après-guerre. De ce fait, débarrassé d'Hitler, le monde né de la seconde guerre mondiale n'est guère différent de celui qu'il avait projeté : un monde de la force où la force est au service de structures homicides. Les noms ont changé, mais pas l'architecture du pouvoir.

Après Dresde, Churchill avait décidé que cela suffisait comme cela. Dresde n'était pas fun après tout. Et de fait, cela allait s'arrêter. Chemnitz, dont la destruction avait été programmée, échappa au sort de Dresde par un caprice du temps, et la campagne commencée en 1940 ne passa pas par elle. Il est intéressant de suivre le bref échange qui aboutit à la décision de mettre un terme aux dévastations. Cela commence par un projet de note de Churchill faisant valoir que la politique de terreur n'était plus nécessaire. Viennent des objections de Portal et Harris qui aboutissent à une note révisée. Cette note met en avant la nécessité de préserver des installations utiles à l'occupation prochaine du pays. A moins de cela, la machine aurait refusé de se mettre au repos. Il est révélateur que dans la société politico-militaire alliée de 1945, l'argument d'inutilité n'était pas suffisamment fort pour qu'on mette fin à une campagne coûteuse et inutile. Pour laisser les bombardiers au repos, il ne suffisait pas que leur œuvre mortifère soit devenue inutile. Comme si on trouvait à tuer et à mourir quelque avantage qui n'avait rien à voir avec la poursuite de la victoire et de la paix. Peut-être du plaisir ? On imagine que des considérations directement humanitaires auraient été franchement inavouables. L'esprit du Bomber command dans les derniers temps, c'était : viva la muerte.

John Colville, instruit par la fréquentation des chefs militaires, note dans son journal : « Montgomery est un fasciste ». Le mot était peu usité dans les public schools, mais il montait aux lèvres les plus inattendues. C'est un verdict que l'on peut être tenté de recevoir, et même de généraliser. Le monde issu de la victoire des 'démocraties' est régi par des oligarchies techniciennes dont la technicité

particulière est celle de la concertation à la fois conflictuelle et efficacement collaborative à l'intérieur de l'appareil industriel et militaire qui fonde la puissance. Par une logique politico-militaire irrésistible, les Etats-Unis, eux-mêmes régis par la meilleure de ces oligarchies, et qui sont sortis de l'épreuve les plus riches et les plus puissants des vainqueurs du nazisme, sont devenus non pas tant le gendarme que le grand exécutif du monde. Le bras armé des droits de l'homme. Le bourreau de l'Humanité. Mais ce n'est pas encore la fin de l'Histoire....

(Avril 2020)